

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE.

La transmission héréditaire des noms de famille nous paraît aujourd'hui si naturelle; elle établit dans la société un ordre si logique, qu'il est difficile de concevoir qu'elle n'ait pas toujours existé. Ce n'est toutefois qu'après les Croisades que s'introduisit en France l'usage de conserver aux enfants le nom de leur père, et les documents les plus incontestables prouvent qu'antérieurement chaque individu n'avait d'autre appellation que celle qu'il recevait en naissant.

Vous vous imaginez aisément, mesdemoiselles, la confusion qui en résultait. Comment se reconnaître au milieu de la multitude des Jean, des Pierre et des Mathieu? Comment établir la filiation de chacun, et le distinguer de ses nombreux homonymes? Pour y parvenir, nos pères avaient recours à divers procédés :

1° L'indication du père et du grand-père de la personne ;

2° La mention de son pays ou de sa profession ;

3° Un sobriquet emprunté à ses qualités morales ou à sa constitution physique.

Ainsi, dans les Chartes des douzième et treizième siècles, on trouve :

« Eudes, fils d'Odon, fils de Thibault. »

« Éremburge, fille d'Héliarde, fille de Guillaume. »

« Jehannette, fille de mestre Jean. »

Les désignations de pays sont plus fréquentes encore. Nous lisons dans des actes des années 1038, 1070, 1119 : « Hugues de Versailles, Baudoin de Lille, Baudoin de Mons, Albéric de Coucy, Albéric de Trois-Fontaines, Arnold le Parisien, Robert le Danois, Gauzlin le Normand,

Albert hors de Chartres. » Dans une liste des *faisieresses d'aumônières sarrazinoises*, du mois de mars 1299, sont mentionnées : « Isabeau de Vitry, Thomasse d'Orange, Thomasse la Normande, Agnesot de Bièvre, Margot de Romainville, Ermengart de Paris, Émelot la Lorraine, Lorente la Sarrazine, Jacquelot de Luzarches, Émeline de la rue Michel-le-Comte. »

La même nomenclature nous fournit des exemples de personnes désignées par leur profession ou plutôt par celle de leurs parents :

« Alison la Pelletière, Jacqueline la Crespinière, Marie la Porteresse, Ade la Maréchale, Jehanne la Regratière, Agnès la Tabletière, Marie la Canetière, Thye-phaine de chiez la Royne, Geneviève la Baudroière, Jehannette la Plastrière, Émeline la Chaussetière, Marguerite la Blazonnière. »

Les parchemins du moyen âge contiennent une innombrable quantité de noms, qui, donnés à l'homme adulte, représentent sa taille, son allure ou son caractère.

« Hugues le Diable, seigneur de Lusignan ; Thibaut le Tricheur, comte de Tours et de Blois ; Gauthier Fuit-le-Loup ; Raoul Mauvoisin ; Vital Bonnes-Mains ; Étienne Boit-l'eau ; Jean Appelle-Vesin ; Pierre Rechigne-Vesin ; Robert Musard. Guillaume, comte d'Angoulême, portait le surnom de Taille-Fer ; Archambaud, sire de Bourbon, s'appelait le Boucher ou l'Étalier, parce que, dit le chroniqueur Geoffroi du Vigéois, « il découpait les ennemis à la guerre comme un marchand découpe les viandes à la boucherie. » Baudouin, marquis de Flandre, qui ne quittait jamais la cuirasse, et qui

montait un cheval couvert d'une armure, était qualifié d'Homme-de-Fer. Un autre comte Baudouin, d'une sévérité inflexible, avait le sobriquet de Baudouin la Hache. L'un des premiers Croisés portait celui de Guillaume le Charpentier « parce qu'il frappait sur les Sarrasins comme un charpentier sur du bois. »

La nomenclature des *faisieresses* d'aumônières présente les noms de Jehanne la Belle, Jehanne Flourie, Aceline la Roide, Haöys la Boiteuse, Eudeline Bon-Temps, Jehanne la Noire, Jehannette la Petite, Luce la Grant. On rencontre dans les cartulaires une infinité de surnoms qui rappellent également des particularités corporelles : Guillaume le Gros, comte de Poitiers; Odon à la Barbe, Folcuin Pied-de-Fer, Raoul Épaisse-Langue, Galcon le Lourd, Teudin Tête-de-Fer, Landri le Large, Guimond le Petit, Joscelin le Petiot, Robert le Mesquin, Odon de Belle-Semblance, Guillaume le Long. Guillaume, comte de Poitiers, qui avait des cheveux blonds, épais et laineux, fut qualifié de Tête-d'Étoupes.

Parmi les sobriquets, on en trouve qui font allusion à des anecdotes dont le souvenir s'est effacé, et dont le sens est par conséquent insaisissable par nous : « Joscelin Creuse-Grain, Garin Trousse-Lard, Odon Arrache-Poulet, Rainaud aux Mauvaises-Herbes; Guillaume Bouche-Ointe, comte de Mâcon; Robert Sans-Vache, Hugues Broute-Saule, Hugues Mange-Paysan. Thibaud, seigneur de Broyes, forestier du roi Robert, s'intitulait File-Étoupes.

Les comtes d'Anjou transpirent aux rois d'Angleterre le bizarre surnom de Plantagenet, soit parce que l'un d'eux avait fait une plantation de genêts, soit parce qu'il portait à son casque une branche de genêt pour cimier.

Les noms de baptême étant communs à trop d'individus pour pouvoir faciliter la distinction des familles entre elles, ce fu-

rent les sobriquets qui devinrent héréditaires, et tous les noms de famille actuels se rapportent encore aux sources que nous avons indiquées.

Aux localités, comme Lenormand, Lallemant, Bourguignon, Lorrain, Frison, du Val, Clair-Val, du Bourg, du Moulin, la Fontaine, du Châtel, du Ménil (petite métairie), de l'Aulnaye, la Bruyère, Rivière, des Champs, du Pré, Latour, Outre-Mont, Delécluse.

A la profession : Le Mire (le médecin), le Bouvier, le Barbier, Fournier, Cuisinier, Brogniart (fabricant de *broignes* ou de cuirasses), le Tellier (le tisserand), le Boucher, Vassal ou le Vasseur, Charpentier, Fabre (artisan), Bourgeois, Boulanger, Couturier, le Fèvre (le forgeron), le Pelletier, le Bailly, Gardien, le Prévost, Saunier (marchand de sel), Masson, le Page, l'Écuyer, le Seigneur, le Chevalier, le Métayer.

Aux sobriquets moraux : Bonami, le Fort, le Bon, le Sage, Constant, Bon-Temps, Lefranc, Legay, Legentil, Clément, Ledoux, Avenant, Badin, Courtois, Fleury, Follet, Redouté, Mau-Voisin, Biberon, Musard, Flandrin, l'Éveillé, l'Heureux, Fortuné, Bonne-Foi, Bonne-Grâce, Hardi.

Aux sobriquets tirés de l'extérieur : Gaucher, le Blond, Rousseau, Carré, Joly, Léger, Camus, le Beau, Brunet, Beau-Visage, Petit, Legrand, Court, Lerond, le Gris, le Rouge, Lesec, Bien-Nourry, Gros, Maigret, Vigoureux, le Noir.

Aux sobriquets qu'on peut appeler comparatifs : La Chevrerie, Poulain, le Chat, le Rat, Cochon (il y a eu un membre de la Convention et un préfet de ce nom), Verdier, Corneille, Renard, l'Asne, Pinson, Moineau, Ortolan, Baudet, la Colombe, le Veau, le Bœuf, le Lièvre, la Caille.

Tous ces noms ne furent l'apanage héréditaire des familles qu'à mesure qu'on sentit l'impérieuse nécessité d'éviter le désordre qui provenait de la multiplicité des

homonymes. Il est à remarquer que la race royale, isolée au milieu de toutes les autres, et bornée à un petit nombre de membres, n'a jamais porté de nom de famille. Les désignations de *mérovingiens* et de *carlovingiens* ont été imaginées après coup, pour les besoins de l'histoire; le sobriquet de *Capet* ou *capito*, qu'on donnait au roi Hugues, à cause de la grosseur de sa tête⁽¹⁾, n'a point passé à ses descendants. Les titres par lesquels les trois dernières dynasties sont distinguées, rappellent qu'elles possédaient les duchés de Valois, de Bourbon et d'Orléans, mais ne peuvent être regardés comme des noms de famille.

Cet aperçu établit sommairement que les noms aujourd'hui héréditaires, furent primitivement des sobriquets individuels. Il faudrait un gros volume, si l'on voulait le démontrer d'une manière plus complète; car l'étymologie de la plupart de ces sobri-

quets est empruntée aux langues latine, celtique, tudesque, gothique, italienne ou espagnole, et aux différents dialectes français du moyen âge. Pour en citer quelques exemples, Durand vient du tudesque *hand* (main), et *dur* (acier); Godefroi, de l'allemand *Gotes fried* (ami de Dieu); de Broglie, du latin *Broglum*, qui signifie un parc; Guillaume, du saxon *will-halm* (protégeant volontiers); Gérard, du celtique *ger art* (très-véhément). Vous concevez que, même en se bornant aux noms les plus usuels, la recherche de leurs origines serait un immense dépouillement. Nous n'avons ni la prétention ni la possibilité de le faire; notre unique but a été de vous révéler sur ce sujet quelques particularités fondamentales, et jusqu'à présent négligées par la science philologique.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Cadet de Colobrières, par M^{me} Charles Reybaud, 2 vol. in-8°, chez Michel Lévy, libraire-éditeur, rue Vivienne, n° 1.

Vers l'endroit où le Var sépare la Provence du comté de Nice, on aperçoit sur la route d'Italie les ruines d'un château qui appartenait, il y a trois quarts de siècle, au baron Mathieu de Colobrières. Ce gentilhomme était issu par les femmes d'une ancienne maison qui comptait dans sa généalogie vingt cardinaux et un pape. Du côté paternel, l'illustration n'était pas moins grande. Malheureusement la fortune de M. de Colobrières n'était pas en rapport avec sa haute origine. Ses ancêtres avaient aliéné leurs droits seigneuriaux; il ne lui

restait que le manoir et les terres adjacentes dont le revenu était fort mince; puis le seigneur de Colobrières avait épousé une demoiselle dont la naissance égalait la sienne, mais qui ne lui avait apporté en dot que quelques bijoux valant à peine une centaine d'écus. Quatorze enfants naquirent de cette union. Le baron était trop imbu des préjugés de sa race pour souffrir qu'aucun d'eux dérogeât; sept jeunes Colobrières se firent moines ou entrèrent au service du roi, et cinq filles prirent l'habit de l'ordre de Notre-Dame de la Miséricorde. Il ne resta plus au château que les deux derniers nés, un fils, Gaston, que les gens du pays appelaient le cadet de Colobrières, et une fille nommée Anastasie.

A l'époque où commence l'histoire que nous allons raconter, Gaston de Colobrières

(1) Du latin *caput* (tête).

était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, hardi chasseur et fort heureusement très-adroit; car sans le gibier qu'il apportait au logis, on y aurait souvent mangé du pain sec. Les seigneurs de Colobrières avaient eu jadis des pages et des écuyers, alors toute la domesticité se réduisait ainsi : un vieux serviteur, qui s'adonnait uniquement à la culture du jardin potager, et une servante, Madeleine Panozon qui faisait la cuisine, soignait le ménage, et aidait madame la baronne à filer le linge de la famille.

Le château de Colobrières était dans un état de délabrement complet. Depuis quelque cinquante ans, on n'avait fait aucune réparation à la toiture ni aux boiseries extérieures. Les fenêtres étaient presque toutes dépourvues de vitres et de volets, et les pluies avaient effondré les planchers, si bien que les appartements du premier étage n'étaient plus habitables. La famille avait été forcée de s'établir dans les pièces voûtées du rez-de-chaussée, dont la température était celle d'une cave : chaude en hiver, fraîche en été. La chapelle était également dégradée, et depuis bien longtemps les Colobrières allaient entendre la messe au village voisin. C'était une grande mortification pour la baronne, qui n'avait fait qu'un rêve ambitieux dans sa vie, celui de posséder une cinquantaine d'écus pour réparer cette chapelle de manière à pouvoir y faire dire la messe les dimanches et fêtes; mais il n'y avait guère d'apparence que les finances du baron pussent jamais fournir à une telle dépense, la bonne dame se résignait, et chaque dimanche, qu'il fit beau ou mauvais, la famille partait à pied pour l'église du village.

Un lundi, seconde fête de Pentecôte, le baron laissa sa femme et ses enfants regagner le château, et il s'arrêta sur la place, où des marchands forains s'étaient établis. Après avoir acheté un ruban pour sa fille, M. de Colobrières rentra chez lui; il paraissait très-préoccupé, et à l'issue du di-

ner il ne se hâta point de quitter la table comme de coutume; il demeura appuyé sur sa chaise, entièrement absorbé dans ses réflexions. Gaston et sa sœur se retirèrent sans bruit. Après leur départ, le baron garda encore le silence assez longtemps, puis tout à coup il soupira profondément, et dit en levant les yeux au plafond : « Aujourd'hui quelqu'un m'a donné des nouvelles d'Agathe de Colobrières.

— Plâit-il? monsieur! s'écria la baronne en faisant un soubresaut sur sa chaise et regardant son mari d'un air effaré.

— Je dis qu'à la foire un marchand colporteur m'a donné des nouvelles d'Agathe de Colobrières, répondit froidement le baron.

— Sainte Vierge! et que vous a-t-il appris?

— Des choses auxquelles j'étais loin de m'attendre certainement. Agathe a eu plus de bonheur qu'elle n'en méritait; d'abord cet homme, son mari, ce Pierre Maragnon est mort, et a laissé une très-grande fortune.

— Y a-t-il des enfants? demanda la baronne tremblante d'émotion.

— Il y en a eu plusieurs; mais de toute cette belle lignée des Maragnon, il ne reste qu'une fille.

— Et le marchand qui vous a raconté cela a vu Agathe? peut-être...

— Il l'a vue, et elle lui a dit que si elle l'osait elle m'enverrait des compliments...

— Pauvre femme! murmura madame de Colobrières.

— Elle aurait pu me les envoyer, ses compliments, je ne les aurais pas reçus! s'écria le baron en frappant du poing sur la table. Malheureuse! elle ose encore prononcer le nom des Colobrières! elle... madame Maragnon!

— Elle songe à nous... elle nous aime toujours! dit bien bas la baronne.

— Qu'est-ce que cela vous fait, madame? répliqua le baron d'un air indigné. Qu'y a-t-il de commun à présent entre nous et

cette femme ? Je regrette vraiment de vous en avoir parlé. »

A ces mots, il se leva, et sortit brusquement, laissant la baronne seule. Depuis trente ans, elle n'avait pas entendu prononcer le nom d'Agathe de Colobrières ; Gaston et Anastasie ignoraient son existence. Agathe était cependant la sœur unique du baron ; mais elle avait commis une faute impardonnable aux yeux de son frère, elle s'était mésalliée ! Après avoir perdu son père et sa mère, il n'était resté à la pauvre fille d'autre refuge que le couvent ; elle en avait une peur extrême, ce qui lui fit accepter les offres de Pierre Maragnon, un simple marchand. Quand le baron apprit ce mariage, il renia Agathe pour sa sœur, la maudit, et défendit qu'on prononçât jamais son nom.

Dans le premier moment, madame de Colobrières avait partagé l'indignation de son mari ; mais depuis bien longtemps elle pardonnait à Agathe, et ce fut avec joie qu'elle apprit de ses nouvelles ; elle y songea tout le jour. Après le souper, elle espérait que M. de Colobrières allait lui reparler de sa sœur ; il n'en fut rien, d'autres pensées préoccupaient le baron. « Ne vous êtes-vous pas aperçu la nuit dernière, dit-il à la baronne, qu'il pleuvait dans notre chambre comme en plein champ ? »

— Voilà bien des années que je m'en aperçois chaque fois qu'il fait mauvais temps. Il faudrait faire remettre les vitres et placer de bons contrevents neufs aux fenêtres.

— Et l'argent pour les payer où le prendre ? demanda le baron avec ironie.

— Une idée m'est venue, répliqua madame de Colobrières. Agathe doit être lasse de porter le nom roturier de Maragnon. Pour qu'elle puisse le quitter, vendez-lui la tour de Belveser. C'est un fief noble, une vraie savonnette à vilain, comme on dit.

— Vendre la tour de Belveser ! aliéner une propriété encore plus ancienne dans

notre famille que le château de Colobrières ! s'écria le baron. Savez-vous, madame, qu'il conste de nos archives que la tour de Belveser a été bâtie par Jehan de Colobrières, dit Jeannet Courte-Jambe, parce qu'il était devenu boiteux dans la mémorable expédition du comte de Provence contre les Sarrasins du Fraixinet ?

— Je le sais, et il m'a toujours semblé que ce brave seigneur avait mal choisi l'emplacement de cet édifice, une roche pelée, environnée d'un terrain qui ne produit rien du tout.

— Il y avait autrefois de bonnes terres qui ont passé en d'autres mains.

— Eh bien, à votre tour, reprit vivement la baronne, défaites-vous des mauvaises, cela vous donnera un peu d'argent et la satisfaction de penser que votre sœur ne porte plus ce nom de Maragnon. Il ne s'agirait pas de lui faire directement des ouvertures : on prierait M. le curé d'écrire comme si cette idée venait de lui, et il pourrait terminer l'affaire en votre nom. La tour de Belveser vaut bien cinq cents écus ?

— Elle vaut davantage, répondit le baron ; mais dans le pays personne ne m'en offrirait un double louis.

— Des siècles se passeraient sans qu'il se présentât un acquéreur. Je me suis laissé dire que feu M. votre grand-père, pressé par un homme auquel il avait acheté un cheval à crédit, voulut lui abandonner cette propriété en paiement, et qu'il refusa de la prendre.

— Cela ne m'étonne pas, répliqua naïvement le baron.

— Je ferai part de mon idée à M. le curé, reprit la baronne ; il nous donnera son avis. »

Peu après cette conversation, le digne curé étant venu visiter la famille de Colobrières ainsi qu'il en avait l'habitude, la baronne lui fit connaître ses intentions. Il trouva la chose convenable, et se chargea d'écrire à madame Maragnon, dont il re-

eut la réponse suivante quelques jours plus tard :

« Monsieur le curé,

» J'ai été comblée de joie en recevant les nouvelles que vous m'envoyez de mon frère et de ma chère sœur. Quoique je ne me flatte point qu'ils me rendent jamais quelque part de leur amitié, je leur conserve toute la mienne, et ne cesse de former des vœux pour leur bonheur. Si l'occasion se présente de leur parler de moi, dites-leur, monsieur le curé, que j'ai toujours pleuré la perte de leur affection, et regretté de les avoir affligés par mon mariage, mais que le ciel m'a pardonné cette faute, puisqu'il a permis que je fusse heureuse avec Pierre Maragnon.

» Je vous remercie de m'avoir prévenue que la tour de Belveser est en vente, et vous envoie mes pouvoirs ainsi que l'argent nécessaire pour en faire l'acquisition en mon nom. Ce n'est pas cependant dans l'intention de m'anoblir une seconde fois que j'achète cet ancien domaine de notre famille. Je veux porter jusqu'à la mort le nom qu'a honoré l'homme de bien auquel je fus unie.

» Des nombreux enfants que Dieu m'avait donnés il ne m'est resté qu'une fille, et tous mes souhaits seraient comblés si quelque jour mon frère et ma sœur daignaient l'appeler leur nièce. »

L'acte de vente de Belveser fut dressé immédiatement, et le baron, après l'avoir signé, se trouva en possession de cinq cents écus, dont il s'imagina qu'il ne verrait jamais la fin. Cela ne tarda cependant guère, tant le baron mit peu de discernement dans l'emploi qu'il fit de son argent. La restauration de la chapelle achevée, il ne restait plus qu'une vingtaine d'écus. Heureusement la baronne avait fait clouer des contrevents à ses fenêtres et habillé de neuf toute la famille.

Six mois s'étaient écoulés depuis que le fief de Belveser appartenait à madame

Maragnon, lorsqu'un jour la famille de Colobrières se trouvant réunie sur une terrasse devant la partie principale du château, on vit arriver un carrosse, chose si inaccoutumée, qu'Anastasie s'écria : « Ma mère ! regardez donc, un carrosse ? et l'on dirait qu'il vient ici ! »

Anastasie ne se trompait point. Il s'arrêta à la porte du château, et une gracieuse jeune fille en descendit vivement. C'était Éléonore Maragnon. Sa mère n'osant venir elle-même, l'envoyait faire visite à son oncle et à sa tante.

Éléonore fut accueillie avec tendresse par madame de Colobrières, et avec bienveillance par le baron. « *Mademoiselle de Belveser*, lui dit-il, soyez la bienvenue au château de Colobrières ! J'espère que vous nous ferez la faveur de souper et de coucher ici. » Tout en souriant de s'entendre saluer de ce nom aristocratique, Éléonore remercia son oncle avec effusion, et consentit de bon cœur à rester. Puis elle demanda à la baronne la permission d'aller faire prévenir madame Maragnon, et prenant la main d'Anastasie, elle l'entraîna vers le carrosse qui était resté devant la porte. « *Mademoiselle !* dit Éléonore, en s'adressant à la personne qui l'avait accompagnée, on va vous ramener à Belveser. Dites, je vous prie, à ma mère que M. le baron et madame la baronne de Colobrières m'ont retenue. L'on viendra me chercher demain.

— Quelle est donc cette demoiselle que vous renvoyez ainsi ? demanda Anastasie.

— C'est mademoiselle de la Roche-Lambert, ma gouvernante.

— Comment, ma cousine, votre gouvernante est une personne de qualité ? observa Anastasie avec une naïve impertinence.

— Mais, oui, répliqua mademoiselle Maragnon en riant. Une autre fois je vous la présenterai. Aujourd'hui je préfère qu'elle s'en retourne à Belveser.

— A Belveser ! répéta Anastasie en

tournant les yeux vers l'horizon où les murs écroulés de la tour formaient sur le ciel des échancrures noires ; est-ce qu'il peut y avoir là-bas d'autres habitants que des chauves-souris ?

— Loger là-haut, fit Eléonore, personne ne s'en serait avisé. Ma mère a préféré faire bâtir un château qui porte le nom de cette tour, et dorénavant nous y passerons la moitié de l'année... près de vous. Venez, chère cousine, nous monterons au sommet du donjon, et de là je vous montrerai la demeure de ma mère.

— Je ne suis jamais montée seule à la tour de Colobrières, dit Anastasie, mais il n'y a n'y loup-garou ni méchante fée... allons ! allons ! »

Arrivées à la porte du donjon, les deux jeunes filles entrèrent résolument, et gravirent sans trop de peines le rude escalier de pierre qui conduisait à la plate-forme. Mais quand il s'agit de descendre elles s'aperçurent que la foudre y avait récemment fait de grands ravages. Anastasie redescendit vivement, puis se retourna en arrivant sur le palier comme pour appeler Eléonore. Celle-ci, avant de descendre les premiers degrés, voulut s'assurer de la solidité de la balustrade ; mais à peine y avait elle touché, que ce frêle appui se détacha et tomba avec fracas dans les profondeurs de la tour. A la vue de ces marches étroites, suspendues sur un abîme, Eléonore, saisie de vertige, s'écria avec désespoir : « Oh ! ma mère ! venez à mon secours ! »

Anastasie voulut aller à l'aide de sa cousine, mais après avoir franchi quelques marches, le cœur lui manqua en voyant l'abîme sous ses pieds, et, elle aussi, jeta des cris de détresse. Heureusement, Gaston les entendit ; il arriva haletant, saisit sa sœur d'une main et la fit asseoir par terre, puis gravissant le périlleux escalier, il prit Eléonore dans ses bras et la descendit sur le palier, où il la déposa à côté d'Anastasie. La jeune fille demeura un moment

comme étourdie. Revenue de sa stupeur, elle embrassa le cadet de Colobrières, en s'écriant : « Mon bon cousin, oh ! comme ma mère va vous aimer, quand elle saura ce que vous avez fait ! vous avez risqué votre vie pour me venir chercher là-haut ! »

Le temps que devait passer Eléonore au château de Colobrières lui sembla bien vite écoulé, et lorsqu'elle entendit arriver la voiture qui devait la ramener à Belveser, elle dit d'un air pénétré : « Hélas ! voici déjà le moment des adieux ! » Puis elle prit congé du baron, qui l'embrassa avec émotion et lui fit un compliment affectueux, mais dont les termes étaient tels, que la jeune fille demanda à madame de Colobrières, qui la reconduisait, « si le baron avait décidé de ne plus la revoir.

— Mon enfant, telle est sa volonté, répondit la baronne. Il vous aime déjà, il est heureux d'avoir une si charmante nièce, mais il ne veut pas pardonner à sa sœur.

— Mon père nous défend de revoir ma cousine ? demanda tristement Anastasie.

— Non, ma fille, il n'a pas parlé de cela, heureusement. Voici sa volonté telle qu'il me l'a fait connaître. J'ai reconnu mademoiselle de Belveser pour ma nièce, et j'ai trouvé bon qu'elle vint faire connaissance avec mes enfants ; mais sa place n'est point parmi nous. Il ne faut pas qu'on puisse dire que le baron de Colobrières, après avoir renié sa sœur parce qu'elle s'était mariée avec un roturier, lui a pardonné parce que ce mariage l'a enrichie. Je vous défends de voir madame Maragnon, et je vous déclare que vous mériteriez mon indignation si vous alliez à Belveser. »

La baronne voyant le chagrin que cet arrêt causait aux deux jeunes filles, réfléchit un instant, puis elle dit : « Mes enfants, j'imagine un moyen d'obéir aux ordres de M. le baron sans cesser de vous voir. Ma nièce ne reviendra pas au château, nous n'irons point à Belveser, mais il n'est pas défendu de se rencontrer quelque part... à mi-chemin... »

— Oh ! ma mère, quelle bonne idée ! dit Anastasie.

— Chère bonne mère, que vous savez bien nous conseiller en toutes choses ! reprit vivement Gaston ; il y a là-bas, sous les collines, un endroit où nous allions souvent avec Anastasie, l'hiver dernier ; on l'appelle la Roche du Capucin... c'est là que nous nous rencontrerons.

— Oui, répondit Éléonore ; ma gouvernante m'accompagnera. Le trajet n'est pas long, nous le ferons à pied. »

Ces arrangements pris, il fallut se séparer. Depuis longtemps déjà le carrosse était à la porte, et mademoiselle de la Roche-Lambert s'impatientsait de la longueur des adieux.

Huit jours étaient à peine écoulés, lorsque les deux cousines se rendirent à la Roche du Capucin. Éléonore était accompagnée par Dominique Maragnon, son cousin, qu'elle présenta à Anastasie et à Gaston. Dominique était à peu près de l'âge de Gaston. Une vive amitié s'établit d'autant plus promptement entre ces deux jeunes gens, que les rencontres à la Roche du Capucin devinrent presque journalières. L'hiver ne les interrompit même pas. Gaston et sa sœur descendaient les montagnes rocheuses, au sommet desquelles s'élevait le manoir seigneurial ; mademoiselle Maragnon, ainsi que sa gouvernante, quittaient aussi Belveser, accompagnées par Dominique ; et l'on se rejoignait dans la vallée, où l'on se promenait souvent jusqu'au soir.

Ces relations si fréquentes furent interrompues par l'arrivée à Belveser du père de Dominique ; et quand Éléonore revint à la Roche du Capucin, ce fut pour faire ses adieux à Anastasie : « Nous partons demain, lui dit-elle en tâchant de retenir ses larmes.

— Ce départ, ma cousine, vous n'y songiez pas il y a huit jours, répliqua Gaston avec l'accent d'une profonde tristesse.

— Hélas ! pouvais-je prévoir ce qui est

arrivé ? répondit mademoiselle Maragnon ; tout est changé pour moi ! ma mère et mon oncle ont résolu de me marier... dans quelques jours j'épouse mon cousin Dominique. C'est singulier, ajouta-t-elle, on ne m'entretient que de mon bonheur, on ne cesse de me répéter que je serai la plus heureuse des femmes... et pourtant, je n'ai jamais tant pleuré ! »

La douleur que ressentit mademoiselle de Colobrières en apprenant la nouvelle de ce mariage, l'éclaira sur ses sentiments pour Dominique. Elle s'efforça de maîtriser son secret désespoir, et ce fut avec un accent de résignation profonde qu'elle fit ses adieux à Éléonore.

Le cadet de Colobrières n'était pas frappé moins cruellement que sa sœur, et tous deux retournèrent au château sans se parler... ils s'étaient mutuellement compris. M. de Colobrières venait d'être instruit par Madeleine des rencontres de ses enfants avec les Maragnon ; sa colère était d'autant plus grande, que Madeleine lui avait aussi rapporté les propos que cela faisait tenir dans le pays.

« Tiens ! disait-on, il paraît que M. le baron refait amitié avec sa sœur, puisque leurs enfants vont ensemble. Dans peu on pourrait bien voir un double mariage. »

Le baron, indigné, eut bientôt pris une détermination, et sans faire connaître ses motifs, il signifia à Gaston qu'il était temps qu'il fît choix de la carrière qu'il voulait suivre, et à Anastasie, qu'elle entrerait de suite au couvent de Notre-Dame de la Miséricorde, dont sa sœur était la supérieure.

Le baron s'attendait à trouver de la résistance à ses volontés. Il fut bien surpris quand Gaston et Anastasie l'assurèrent qu'ils étaient prêts à lui obéir ; cela ne s'accordait guère avec ce qu'on lui avait dit, mais il y avait une cause à cette soumission, et elle n'était pas connue du baron : le mariage d'Éléonore étant demeuré un secret entre la baronne et ses enfants.

Anastasie partit pour Paris, accompa-

gnée par son frère, qui se sépara d'elle à l'entrée du couvent de Notre-Dame de la Miséricorde. Elle était attendue et fut parfaitement bien reçue par la supérieure.

« Vous êtes ma sœur Euphémie ! s'écria Anastasie en lui prenant les mains.

— Je suis la mère Angélique de la Charité, répondit la supérieure en souriant. Ici, mon enfant, la parenté spirituelle remplace les liens du sang. Je ne suis plus votre sœur, car je suis votre mère en Jésus-Christ. Vous voici donc parmi nous, ma fille ! J'avais cru longtemps que vous ne rejoindriez pas vos aînées, et que la volonté de nos parents était de vous garder pour prendre soin de leur vieillesse.

— Ce n'est pas la volonté seule de mon père qui m'a amenée ici, répondit Anastasie. C'est ma vocation.

— Une vocation subite ? demanda la religieuse.

— Oui, ma mère, dit mademoiselle de Colobrières en baissant les yeux. Oui, j'ai pris tout à coup en dégoût la vie du monde. Si Dieu est miséricordieux il prendra mon cœur ; j'ai la bonne volonté de le lui donner, ajouta-t-elle en pleurant.

— Séchez vos larmes, dit doucement la mère Angélique ; prenez ce livre et lisez, tandis que je vais écrire au chevalier de Colobrières de venir faire collation ce soir avec nous.

— Quoi ! ma mère, dans le couvent ? dit Anastasie, fort étonnée. Mais il est donc permis d'ouvrir aux hommes la porte de clôture ?

— Point du tout, répliqua la mère Angélique. Nos supérieurs ecclésiastiques et les princes du sang royal ont seuls le privilège de pénétrer ici. Mais avec ma permission tout le monde peut se présenter aux grilles, et c'est dans le parloir que ce soir votre frère fera collation avec nous. Il ne s'attend guère à mon invitation. Il ne connaît personne dans cette Babylone, le temps doit lui paraître long !... Il est seul ? je suppose.

— Seul, avec son chien, Lambin, répondit naïvement Anastasie.

— Ne sachant où prendre conseil ? léger d'argent ? peut-être !... Quelle situation ! murmura la mère Angélique.

— Le dessein de mon frère est, je crois, de se retirer aussi du monde ; il suivra l'exemple de ses aînés.

— Que la Providence nous aide ! interrompit la mère Angélique. Il ne faut pas souffrir cela. Je parlerai à votre frère. »

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis qu'Anastasie était entrée au couvent de la Miséricorde, quand un soir la supérieure lui remit une lettre de mademoiselle Maragnon. Eléonore apprenait à sa cousine que son mariage avec Dominique était différé d'une année, et qu'elle avait obtenu de sa mère la permission de passer ce temps près d'elle, au couvent.

« Ah ! ma mère, s'écria Anastasie après avoir lue cette lettre, je serai bien heureuse de revoir Eléonore. Mais elle a été élevée avec tant de délicatesse, et dans une maison si opulente... pourra-t-elle s'habituer à la discipline de la classe, et au pain sec ?

— Je suis certaine qu'elle se trouvera fort bien ici, répondit la mère Angélique ; je vous permets, ma chère fille, de lui écrire que nous l'attendons. »

Un matin, une chaise de poste s'arrêta devant la porte du couvent de la Miséricorde, et l'on vit descendre de cette voiture un homme d'un âge mûr et une jeune fille ; c'était l'oncle Maragnon et Eléonore.

A peine Eléonore était-elle entrée dans le parloir du couvent, qu'elle s'écria : « Quelle tranquillité ! quel silence ! comme on doit vivre doucement ici !... C'est bien véritablement la maison du bon Dieu ! »

L'oncle Maragnon haussa les épaules : il trouvait le parloir humide, et l'aspect du couvent horriblement triste.

Un léger bruit de l'autre côté de la grille annonça la venue de la supérieure et d'Anastasie. Eléonore s'approcha tremblante de joie, et murmura en passant ses mains

à travers les barreaux : « Chère cousine ! enfin, me voici près de vous !... Que je suis heureuse !

— Chère Éléonore ! moi aussi, je suis heureuse de vous revoir ! répondit mademoiselle de Colobrières, à voix basse.

— Je viens m'enfermer avec vous pour une année entière ; je viens d'avance faire pénitence des péchés que je pourrai commettre plus tard dans le monde.

— Mademoiselle Maragnon est la bienvenue ici, dit alors la mère Angélique. Mais avant que je lui fasse ouvrir la porte du cloître, il est bon qu'elle sache la vie qu'on mène parmi nous, qu'elle connaisse la règle à laquelle elle sera soumise.

— Oui, madame, cela est en effet prudent, » reprit M. Maragnon.

Quand la supérieure eut fait connaître à Éléonore toutes les privations qu'il lui faudrait supporter, elle lui demanda si elle persistait à entrer comme pensionnaire dans le couvent de la Miséricorde.

« Oui, madame, j'y persiste, répondit mademoiselle Maragnon.

— C'est inconcevable ! murmura l'oncle.

— Monsieur, lui dit alors la mère Angélique, embrassez mademoiselle votre nièce. Nous vous la rendrons dans un an.

— J'y compte ! » s'écria le bonhomme. Puis il alla vers sa nièce, la baisa au front et lui dit : « Vrai Dieu ! je ne conçois pas pourquoi tu es venue ici. Enfin, puisque ta mère y a consenti, fais ta volonté... mais souviens-toi bien de ceci : Tu es la fille de mon pauvre frère, qui a travaillé toute sa vie afin de te laisser plusieurs millions de dot ; tu as été élevée pour vivre dans le monde ; ta mère ni moi ne souffririons jamais que tu te fisses religieuse. Dans un an je viendrai te chercher, et en arrivant à Marseille tu épouseras Dominique. C'est dit, c'est décidé, c'est une affaire faite... Adieu, ma nièce ! » Et il sortit brusquement.

« Mon oncle s'en va tout chagrin, dit

Éléonore. C'est un bien digne homme ; mais ce qu'il veut, il le veut !

— Comme mon père, murmura mademoiselle de Colobrières, à laquelle cette simple réflexion suggéra une foule de pensées mélancoliques.

— Enfin ! j'ai encore une année devant moi, » reprit Éléonore.

La mère Angélique permit aux deux cousines de passer la journée ensemble. Le soir venu elles montèrent au parloir ; déjà le cadet de Colobrières attendait à la grille, un autre visiteur s'en approcha au même instant.... c'était l'oncle Maragnon, qui avait voulu revoir encore une fois Éléonore avant son départ.

« Monsieur, dit la mère Angélique, après l'avoir invité à s'asseoir, permettez-moi de vous présenter M. le chevalier Gaston de Colobrières. »

M. Maragnon était un homme de sens, qui avait de la sagacité et un coup d'œil prompt et sûr. La présence du cadet de Colobrières lui révéla le mot de l'énigme qu'il cherchait. Il vit clair au fond du cœur de sa nièce, et prit un parti décisif. Il supplia à voix basse la mère Angélique de lui accorder le soir même un nouvel entretien, ayant à lui parler de choses importantes.

Lorsque les religieuses et les novices furent rentrées dans leurs cellules, la mère Angélique retourna seule à la grille, l'oncle Maragnon y arrivaiten même temps qu'elle.

« Ma révérende mère, je vous demande bien pardon ; mais au risque de vous scandaliser, je dois vous dire que ma nièce Éléonore aime le chevalier de Colobrières, et que, selon toute apparence, c'est une inclination réciproque.

— Jésus ! quel malheur ! murmura la mère Angélique.

— Certainement, c'est un malheur, continua M. Maragnon, mais il n'est pas sans remède... C'est une fatalité qu'ils se soient connus, car vous le concevez, madame, ce mariage est impossible..

— Impossible? répéta la mère Angélique d'un ton qui n'était pas convaincu.

— Absolument impossible, reprit vivement l'oncle Maragnon. Quand même nous renoncerions au projet formé depuis si longtemps, de marier Éléonore à mon fils Dominique, la fille de Pierre Maragnon n'épouserait jamais Gaston de Colobrières; nous savons de quel œil on voit les mésalliances dans votre famille. Il ferait beau, vraiment, voir le vieux baron refuser pour son fils la main et les neuf cent mille écus de ma nièce. Votre nom a une belle place dans le nobiliaire; le nôtre est connu dans les quatre parties du monde... Mais il ne s'agit pas de cela, il s'agit de réparer la faute que j'ai commise en amenant cette petite fille à Paris. Il faut que le chevalier de Colobrières quitte cette ville sur-le-champ. Il doit songer à faire sa fortune, nous l'aiderons. Je puis obtenir pour lui un emploi important hors du royaume; nous l'enverrons aux Indes, il y fera une fortune considérable, il y épousera la fille de quelque nabab. Faites pressentir au chevalier de Colobrières qu'on peut ouvrir une belle carrière à son ambition.

— Je lui parlerai en ce sens, monsieur, » répondit la mère Angélique. En effet, dès le lendemain de cette conversation elle entreprit de décider Gaston à accepter la position qu'on offrait de lui donner aux Grandes-Indes.

« Par delà les mers! à travers mille périls! s'écria le cadet de Colobrières, oui, vous avez deviné ma vocation!... je partirai! »

L'oncle Maragnon tint parole; il obtint pour Gaston une mission qui l'envoyait dans un de nos comptoirs de l'Inde, et le cadet de Colobrières partit sans revoir mademoiselle Maragnon, sans faire ses adieux à sa sœur. Il était déjà sur le vaisseau qui devait le transporter à Chandernagor, quand la supérieure fit appeler les deux cousines :

« Ma chère fille, dit-elle en s'adressant

à Anastasie, Dieu vous éprouve par une sensible affliction; votre frère Gaston a dû accepter une occasion d'améliorer sa fortune. Il est parti pour les Indes. Prions la divine Providence de veiller sur lui pendant ce long voyage, et de permettre que nous le revoyions avant de mourir. »

A cette nouvelle, Anastasie s'écria : « Gaston!... mon frère! je ne le verrai plus! » puis elle éclata en sanglots. Éléonore devint pâle, mais elle ne pleura pas, elle dit d'une voix altérée : « Ma chère Anastasie, il faut se soumettre à la volonté de Dieu! » Mademoiselle de Colobrières se jeta dans les bras de sa cousine en s'écriant : « Ah! vous me restez, vous! »

— Oui, pendant une année encore, dit la jeune fille avec une amère résignation; ensuite nous subirons toutes deux l'arrêt irrévocable de la Providence; j'obéirai au vœu de mes parents, je me marierai.

— Et moi j'entrerai en religion, ajouta mademoiselle de Colobrières.

— Hélas! Seigneur mon Dieu! dit la mère Angélique, je ne les sauverai pas de ces vocations forcées! »

On était en 1789. Avant la fin de l'année, il se passa des événements qui changèrent ces destinées qu'on croyait irrévocablement fixées. Le mouvement révolutionnaire augmentait chaque jour, et bientôt on proclama un décret qui abolissait les vœux religieux.

Dès que l'oncle Maragnon en eut connaissance, il s'empressa d'écrire à la mère Angélique pour lui redemander Éléonore. Madame Maragnon avait ajouté quelques lignes à la lettre de son beau-frère; elles étaient adressées à Éléonore : « Ma fille » bien-aimée, lui disait-elle, je vais t'attendre à Belveser, car les derniers décrets qui abolissent les vœux religieux » feront inévitablement fermer les couvents. » Dis à la mère Angélique, ma chère » nièce, que je lui offre un asile dans ma » maison, ainsi qu'à celles de ses religieuses » qui voudront la suivre. »

Après avoir lu ce *post-scriptum*, Éléonore s'écria : « Vous viendrez, ma chère mère ; il y a place pour toute la communauté à Belveser ! »

— Ah ! s'écria-t-elle en joignant les mains, il se pourrait !... Dieu permettrait que je revisse l'endroit où je suis née... ma famille... ma mère !... »

Les religieuses du couvent de Notre-Dame de Charité étaient déjà presque entièrement dispersées. Il n'y restait plus que quelques-unes des anciennes qui fussent décidées à se réfugier dans les Pays-Bas. La mère Angélique se trouvait donc libre d'accepter les offres de sa tante ; elle ne tarda pas à se mettre en route avec sa sœur et sa cousine.

En arrivant à Belveser on laissa Éléonore sur le seuil de la demeure de sa mère, et les deux sœurs, impatientes de revoir la baronne, s'acheminèrent vers Colobrières. Elles descendirent de carrosse à une assez grande distance du château, et gagnèrent à pied la plate-forme.

La baronne filait dans la salle où se tenait ordinairement la famille. Elle était seule quand ses filles entrèrent et se jetèrent dans ses bras en pleurant : « Mes enfants ! est-ce bien vous ?... » s'écria la bonne dame. Ah ! le bon Dieu vous envoie pour me consoler !

— Mon père ! dit Anastasie, il n'est donc pas ici ?

— Il a émigré de l'autre côté du Var. Les petites gens insultent la noblesse, les paysans pillent et brûlent les châteaux. Votre père ne pouvait plus supporter la vue de ces calamités, il a passé la frontière. »

Pendant que la baronne se livrait à la joie d'avoir ses filles près d'elle, on entendit dans l'éloignement sonner le tocsin, et de la terrasse, on vit la clarté d'un incendie se refléter à l'horizon.

« L'on a encore mis le feu à quelque château ! » s'écria madame de Colobrières.

Pourvu que M. le baron soit en sûreté de l'autre côté de la rivière !...

— C'est à l'église du village de Belveser que sonne le tocsin, dit Anastasie. Qui sait si ces méchantes gens n'essayent pas de brûler le château de ma tante !

— Ils s'en garderaient bien ! répondit la baronne. Le jeune Maragnon est à la tête de ce qu'ils appellent la commune : on l'a nommé maire. »

Le lendemain, on apprit par un messenger de Belveser que le baron de Colobrières était tombé au pouvoir d'une de ces bandes armées qui battaient le pays, et qu'il aurait couru de grands dangers sans l'intervention de Dominique Maragnon, qui, après l'avoir délivré, l'avait amené à Belveser. Éléonore suppliait la baronne de quitter Colobrières, où elle n'était pas en sûreté, et de venir se réfugier avec ses filles chez madame Maragnon.

L'entrevue entre les deux belles-sœurs fut touchante. M. de Colobrières dit à sa femme en tendant la main à Dominique Maragnon : « Sans ce digne jeune homme, au lieu d'être vivant au milieu de vous, je serais mort à l'heure qu'il est. »

Dans de telles circonstances il n'aurait pas été prudent de retourner au château de Colobrières. Le baron s'installa à Belveser avec la baronne, la mère Angélique et Anastasie. Ses autres filles, religieuses dans diverses maisons, furent bien heureuses de venir peu de temps après se réfugier au sein de leur famille.

Le père de Dominique se trouvait aussi à Belveser. Sa sagacité lui fit apercevoir que l'inclination d'Éléonore pour le cadet de Colobrières n'était pas le seul empêchement au mariage de son fils ; Dominique aimait Anastasie. Le bon père en prévint madame Maragnon, et un jour, après avoir lu au baron le décret de l'Assemblée constituante qui supprimait la noblesse et toute espèce de distinction entre les citoyens, il profita de la stupeur que cette nouvelle inouïe causa au digne gentilhomme pour

obtenir son consentement au mariage de mademoiselle Anastasie de Colobrières avec Dominique Maragnon.

Éléonore eut une grande joie de ce mariage. C'était pour elle une espérance; et pourtant l'on ne recevait aucune nouvelle de Gaston; les plus actives démarches n'avaient amené aucun résultat. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis son départ; on désespérait de jamais le revoir, lorsque le baron de Colobrières reçut une lettre de Londres. Gaston mandait son retour des Indes, et disait que sa santé était fort altérée par des fatigues et des souffrances excessives. Cette lettre fut lue en présence de la famille assemblée.

« Je porterai moi-même la réponse du baron de Colobrières, s'écria M. Maragnon, dans vingt jours au plus tard, Gaston sera ici.

— Vous savez ce que vous aurez à lui dire, mon oncle? ajouta Éléonore.

— Je lui remettrai la lettre de faire part du mariage de sa sœur avec Dominique; c'est une nouvelle un peu vieille... mais elle ne lui en fera pas moins de plaisir. »

Un mois plus tard mademoiselle Maragnon épousait le cadet de Colobrières.

Ce roman se distingue par un style élégant et coloré et par un intérêt dramatique toujours habilement soutenu. Les caractères sont d'une vérité saisissante; enfin toutes les qualités du beau talent de madame Charles Reybaud se retrouvent dans l'ouvrage si remarquable dont nous venons, mesdemoiselles, d'essayer de vous faire connaître le mérite.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE YOUNG BALLAD-SINGERS.

Oh! weary, weary are our feet,
And weary, weary is our way;
Thro' many a long and crowded street,
We've wander'd mournfully to day.
My little sister she is pale,
She is so tender and too young
To bear the autumn's sullen gale,
And all day long the child has sung.

She was our mother's favorite child,
Who lov'd her for her eyes of blue,
And she is delicate and mild,
She cannot do what I can do.
She never met her father's eyes,
Although they were so like her own;
In some far distant sea he lies,
A father to his child unknown.

The first time that she lisped his name,
A little playful thing was she;
How proud we were. — Yet that night came,

LES JEUNES CHANTEURS DE BALLADES.

Oh! que nos pieds sont fatigués! Nous avons erré tristement tout le jour à travers une rue longue et populeuse: ma petite sœur est bien pâle; elle est trop délicate et trop jeune pour supporter le vent âpre et froid de l'automne; et tout le jour durant l'enfant a chanté...

Elle est faible et douce, elle ne peut faire ce que je peux, moi. Elle était l'enfant gâtée de notre mère, qui l'aimait pour ses yeux bleus. Elle n'a jamais vu les yeux de son père, bien qu'ils fussent semblables aux siens; car, au fond de quelque mer lointaine, il repose enseveli, le père inconnu de son enfant.

La première fois qu'elle murmura son nom, elle n'était encore qu'un petit être souriant et rose; comme nous en étions fiers!... Mais une

The tale how he had sunk at sea.
My mother never raised her head ;
How strange, how white, how cold she grew !
It was a broken heart they said
I wish our hearts were broken too.

We have no home — we have no friends :
They said our home no more was ours :
Our cottage where the ash tree bends,
The garden we had filled with flowers ;
The sounding shells our father brought,
That we might hear the sea at home ;
Our beet that in the summer wrought
The winter golden honey comb.

We wander'd forth' mid wind and rain,
No shelter from the open sky.
I only wish to see again,
My mother's grave, and rest, and die,
Alas ! it is a weary thing
To sing our ballads o'er and o'er ;
The songs we used at home to sing
Alas ! we have a home no more !

nuit arriva la nouvelle que notre père était tombé à la mer... Ma mère pencha sa tête et ne la releva plus : comme elle était froide et pâle ! Ils disaient tous qu'elle était morte d'un cœur brisé... Je désirai que nos cœurs fussent brisés aussi.

Nous n'avons pas de demeure ; nous n'avons pas un ami : on nous a chassés de notre foyer ; notre maison, ombragée de grands frênes, et le jardin rempli de fleurs, les coquilles sonores que notre père nous avait rapportées afin que nous pussions entendre de chez nous le bruit de la mer ; les abeilles, qui préparaient en été le doux rayon de miel doré pour l'hiver, tout cela ne nous appartenait plus.

Nous avons erré au loin avec le vent et la pluie, sans un seul abri sous le ciel. Oh ! que je voudrais revoir la tombe de ma mère, me reposer là et mourir ! Hélas ! c'est une fatigante chose que de chanter toujours et toujours, ces ballades que nous disions si facilement dans la maison paternelle... mais, hélas ! nous n'avons plus de demeure !

M^{lle} NOËMI THÉVENIN.

MADAME GUIZOT.

Élisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan, madame Guizot, est sans contredit une des femmes les plus remarquables et les plus hautement estimables qui se soient fait remarquer dans la littérature française. Lorsqu'elle naquit, en 1773, sa famille était riche et occupait une haute position, puisque son père était receveur général de la généralité de Paris ; et la jeune de Meulan fut élevée au milieu de l'élégante société de la fin du dix-huitième siècle, société spirituelle et polie qu'allait emporter la Révolution.

Madame de Meulan aimait chèrement sa fille, à laquelle son active tendresse prodigua tous les soins que sollicitait une constitution débile, et en mère éclairée,

elle surveillait attentivement le développement moral de sa fille, en même temps qu'elle soignait sa santé. Mais rien de remarquable ne se manifesta d'abord en elle ; douce et rêveuse, la petite Pauline semblait étudier par obéissance plutôt que par goût ; et jusqu'à l'âge de quatorze ans environ, son esprit parut plongé dans une sorte d'engourdissement. Mais à quatorze ans, son intelligence s'éveilla tout à coup ; elle comprit et saisit tout ce qu'on lui présentait, et, en dehors du travail que lui imposaient ses maîtres, on la vit composer des fables, de petits drames, qui, dénués d'invention et d'originalité, se font toutefois remarquer par une correction singulière.

Mademoiselle de Meulan avait seize ans quand éclata la révolution à laquelle sa famille ne prit presque aucune part, mais qui emporta dans son cours, et toutes ses espérances de fortune, et un père qu'elle chérissait, et qui ne put supporter la ruine qu'amenait pour lui la suppression des *Généralités*. Dès lors la jeune fille se préoccupa vivement de l'avenir de sa famille, composée, après la mort de M. de Meulan, de sa mère, de trois frères et d'une sœur plus jeune qu'elle.

En 1794, une loi générale exila de Paris la famille de Meulan, qui se retira à Passy, et ce fut là, dans l'hiver qui suivit cet exil, que se révéla à la jeune Pauline le talent littéraire qui la fit jouir de l'inestimable bonheur de mettre par son travail, sinon dans la richesse, du moins dans l'aisance, une famille qu'elle adorait.

Elle dessinait un jour, et tout en se livrant à cet exercice, la sérieuse jeune fille pensait à la détresse des siens, lorsque se disant qu'elle avait probablement de l'esprit, elle se demanda si cet esprit n'était bon à rien qu'à amuser. Une fois cette question soulevée, elle se livra sans relâche à l'étude, lisant et s'essayant à écrire une partie de la journée. « Dès que ce doute se fut élevé en moi, écrivait-elle plus tard à une de ses amies, il me sembla être moins seule au monde; je crus y avoir rencontré un ami qui ne m'abandonnerait plus. »

Ce fut donc vers l'âge de vingt-deux ans que, non par vanité, mais pour améliorer la position de sa famille, mademoiselle de Meulan songea à se vouer à la carrière des lettres, et qu'elle confia ses essais à des amis qui l'aidèrent de leurs conseils et de leurs encouragements.

Du jour qu'elle se crut capable d'assumer sur elle la responsabilité de l'avenir des siens, mademoiselle de Meulan sentit se développer, avec son activité, la plus puissante énergie morale; et, chose remarquable, ses travaux littéraires, loin de l'éloigner des soins matériels de la vie, ne

firent que lui donner plus de courage pour s'en occuper. Véritable chef de sa famille, elle prit en main la direction de toutes ses affaires d'intérêt, et, pour les mener à bien, n'épargna ni soins ni démarches. Souvent rebutée, on ne la vit jamais se décourager, tant qu'il restait une ressource, et de bonne heure elle eut cette pensée, qu'elle a depuis formulée, que « la seule patience qui ne vienne pas de la faiblesse est celle qui ne se soumet qu'après avoir épuisé la résistance. »

Le premier ouvrage de madame Guizot : *les Contradictions, ou ce qui peut en arriver*, fut publié à l'âge de vingt-six ans. C'est un roman assez faible, mais qui atteste pourtant combien son auteur avait travaillé. Elle publia ensuite, sous le titre modeste de traduction, *la Chapelle d'Ayton*, ou *Emma Courtenay*. Le fait est que le titre et quelques situations étaient tout ce qu'elle avait emprunté à Marie Hays, l'auteur anglais. Le drame, les sentiments, les caractères et le style étaient de mademoiselle de Meulan; et tout cela était à la fois original, fin et touchant; tout cela était de la moralité la plus pure et la plus sévère; tout cela reflétait la haute raison qui forme le trait distinctif du caractère de madame Guizot.

Vers 1801, M. Suard, ami de la famille de Meulan, ayant fondé un journal nommé *le Publiciste*, mademoiselle de Meulan dut participer à la rédaction de ce recueil, où elle écrivit sur les mœurs, sur les théâtres, sur la littérature, etc., des feuilletons auxquels *le Publiciste* dut en grande partie son succès. Signés d'ordinaire *P*, et quelquefois *R*, ces feuilletons, qui se continuèrent pendant dix années, ne tardèrent pas à faire du bruit dans le monde, et donnèrent lieu à un fait que nous devons raconter, et qui honore également deux femmes célèbres. Madame de Staël, frappée du caractère véritablement remarquable de ces feuilletons, ayant entendu parler de la position gênée de mademoiselle

de Meulan, lui écrivit pour lui offrir son amitié, en même temps pour la prier de l'accepter à l'avenir comme banquier et de s'adresser à elle dans ses embarras pécuniaires. Mais bientôt les feuilletons de mademoiselle de Meulan donnèrent lieu à une aventure toute romanesque qu'on est surpris et charmé de trouver dans la vie de madame Guizot, dont elle amena le mariage.

En 1807, les travaux de mademoiselle de Meulan furent tout à coup interrompus à la suite d'une indisposition causée par leur excès même. Sa santé, détruite par un travail sans relâche, lui commandait un repos absolu, en même temps que d'impérieux besoins la sollicitaient au travail, puisque, quatre ans avant cette époque, cette femme généreuse, ayant abandonné à sa sœur qui allait se marier sa propre part du patrimoine commun, n'avait plus alors que son talent pour toute fortune. Elle se tourmentait donc à l'idée d'une gêne inévitable, lorsqu'un matin elle reçut une lettre anonyme, dans laquelle on lui proposait d'écrire à sa place dans *le Publiciste*, tout en s'engageant à lui soumettre les articles qu'on donnerait. Mademoiselle de Meulan accepta ce généreux secours.

Il y avait un mois environ que durait ce mystérieux commerce, et mademoiselle de Meulan avait fait imprimer dans *le Publiciste* plusieurs articles de son ami anonyme, lorsque, impatiente de connaître celui auquel elle devait ce service, elle somma son discret correspondant de se faire connaître, sous peine de voir repousser son délicat secours. L'anonyme n'était autre que M. Guizot, ministre de Louis-Philippe en 1848, alors simple étudiant en droit, et âgé de vingt ans. Les articles qu'il donnait au *Publiciste* étaient son début littéraire. A cinq années de là, mademoiselle de Meulan devenait madame Guizot, malgré une énorme disproportion d'âge; car elle avait trente-neuf ans, et

M. Guizot n'en avait que vingt-cinq.

Cette union fut des plus heureuses; née pour les vertus de famille, madame Guizot, tout en se mêlant, comme doit le faire toute femme, de l'intérieur de son ménage, partageait encore les travaux de son mari; et celui-ci ayant entrepris les *Annales de l'éducation*, elle composa plusieurs articles remarquables qui y furent insérés. La naissance d'un fils vint bientôt tourner ses réflexions sur le sujet si important de l'éducation des enfants; elle fit paraître successivement: *le Journal d'une Mère*, et *les Enfants*, ouvrages aussi remarquables par l'élégance du style que par la pureté de la morale.

C'était encore pour subvenir à de respectables besoins que madame Guizot avait composé ces écrits. Mais l'entrée de son mari aux affaires, dans les premières années de la Restauration, vint, en la mettant dans une position meilleure, lui permettre de travailler d'une façon plus indépendante de toutes considérations pécuniaires. Elle se livra à divers essais de morale et de politique qui ne furent jamais publiés, et fournit encore quelques articles à divers journaux.

M. Guizot ayant quitté les affaires en 1820, le talent de sa femme dut de nouveau devenir une ressource. Elle publia, dès 1821, *l'Ecolier*, ou *Raoul et Victor*, roman d'éducation, véritable chef-d'œuvre du genre, livre qui, l'année suivante, reçut le prix Montyon. *L'Ecolier* fut suivi à peu de distance des *Nouveaux Contes*; et enfin madame Guizot, résumant pour ainsi dire dans un seul ouvrage tous ses travaux sur l'éducation, publia, en 1826, le plus remarquable de ses ouvrages, « *de l'Education domestique, ou Lettres de famille sur l'éducation.* » Ce fut le chant du cygne; malade déjà, et frappée de sa fin prochaine, madame Guizot avait hâte de terminer le livre qu'elle regardait comme son œuvre capitale, et qu'elle redoutait de laisser inachevé.

Heureuse de toutes les joies de la famille, et de la conscience d'avoir fait le bien qu'il lui était possible de faire, madame Guizot se rattachait énergiquement à la vie qu'elle sentait lui échapper et qu'elle s'efforçait de ressaisir. Elle entreprit dans ce but un voyage pendant lequel on la vit constamment calme, douce, et s'élevant de plus en plus vers Dieu. De retour à Paris en 1827, elle y mourut presque sans agonie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Ayant fait à son mari et à son fils de tendres et tranquilles adieux, ayant désigné pour seconde mère de ce fils sa propre nièce, mademoiselle Élixa Dillon, élevée presque sous ses yeux, elle expira doucement en écoutant un sermon de Bossuet dont elle avait prié son mari de lui faire la lecture.

Peu de temps après la mort de madame Guizot, ses *Lettres de famille sur l'éducation* reçurent le prix Montyon, destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs, et cette couronne orna la tombe de la femme excellente dont la gloire fut une des moindres préoccupations, et qui ne l'atteignit

qu'en poursuivant sans relâche l'accomplissement de tous ses devoirs.

Madame Guizot laissait plusieurs ouvrages inachevés, dont quelques-uns ont été publiés après sa mort. Je ne saurais trop vous recommander, mesdemoiselles, la lecture des divers écrits de cette femme remarquable ; aussi ne négligerai-je pas de vous donner ici le titre de quelques-uns de ces ouvrages qui conviennent particulièrement aux femmes : *Lettres de famille sur l'éducation* — *Conseils de morale* — *Une Famille* — *Nouveaux Contes* — *L'Écolier* — et *les Enfants*.

Outre ces travaux qui lui sont particuliers, madame Guizot coopéra activement aux travaux divers de son mari et fut son principal auxiliaire, particulièrement en ce qui regardait l'Angleterre, dont elle connaissait parfaitement la langue ; mais jamais elle ne chercha à se faire sa part dans l'œuvre commune, et tout fut publié sous le nom de l'homme auquel elle avait dévoué sa vie.

M^{me} PAULINE ROLAND.

LES DEUX HIRONDELLES DE CHEMINÉE.

Hier à mon logis, par le froid ramenée,
J'inaugurais l'hiver, dans l'âtre abandonné,
Lorsque, par le foyer, la brise sur ses ailes
Apporta jusqu'à moi ces deux voix d'hirondelles :
« Ma fille, il faut partir : précurseurs de l'hiver,
Des bandes de vanneaux, ce matin fendaient l'air,
Et du haut de ce frêne, à la cime effeuillée,
A retenti trois fois notre cri d'assemblée.
Pourquoi donc sur ton nid demeurer seule encor ?
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor !
— Je dois rester. — Non, viens ! la première colonne
Par avance déjà se groupe et s'échelonne ;

Le moment du départ est fixé pour ce soir,
Car tu sais que la nuit, sous son grand manteau noir,
Seule aux yeux ennemis déroband notre fuite,
Peut des oiseaux de proie égarer la poursuite.

— O ma mère ! ta fille, hélas ! ne partira
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.

— Pourquoi donc ? — Dans le nid où tu m'as élevée
J'élevais en espoir ma première couvée ;
Un cruel m'en chassa ; je fuis : cette maison
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,
Et de mes chers petits l'aile encore incertaine
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.

— Viens ! l'enfance est peureuse ; et toi, ma fille, aussi,
L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici ;
Ton père te soutint, et tu suivis ton père :

Soutiens-les, ils suivront. — Regarde-les, ma mère,
Un rare et fin duvet couvre à peine leur corps.

— Mais que deviendras-tu, pauvre enfant ? sur ces bords
L'hiver est si terrible !... Ah ! je me le rappelle !
Une automne, le plomb avait brisé mon aile ;
Je restai. Que de maux ! la neige couvrait tout :
Pas un seul moucheron, pas un abri ! partout
Je voyais des oiseaux s'abattre sur la terre,
Et tomber morts de froid ! — Morts de froid ! ô ma mère !

Fendre l'air en criant et tomber morts de faim !
Morts de faim ! — Et moi, moi, je ne vécus enfin
Qu'en m'attachant aux murs, et de givre imprégnée,
Cherchant dans les débris de toile d'araignée
Des insectes déjà dévorés une fois...

Appelle tes petits ! — Ils sont trop faibles... Vois !
— Il n'importe ; voltige en offrant à leur vue
Quelque ver, quelque mouche à ton bec suspendue :
La convoitise sert de courage à l'enfant ;
Il s'avance d'un pas ou s'éloigne d'autant ;
L'objet qui fuit l'attire, il le suit, il s'élance,
Et, radieux, dans l'air, voilà qu'il se balance.
Ainsi t'ai-je donné ta première leçon.

— Mais ils n'étaient pas nés au temps de la moisson !

— Viens donc seule... et fuyons loin de ces lieux funestes.

— Ils mourront ! si je pars. — Vivront-ils, si tu restes ?

— Ils ne mourront pas seuls au moins ; et dût le froid

Me glacer avec eux sur notre nid étroit ;

Dût en ce foyer mort la flamme rallumée

M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,
Le jour, la nuit, partout, mon corps couvre leur corps;
L'amour agrandira mes ailes!... la nature
Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture;
Mais il peut réchauffer, s'il ne peut pas nourrir;
Et m'étendant sur eux, sur eux je veux mourir,
Pour les défendre encore à cet instant suprême,
Et leur faire un abri de ma dépouille même.
— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux
Vaillante comme toi, pour toi faible comme eux.
Reste donc! Mes petits m'attendent sous le frêne;
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne;
Il faut nous séparer; il le faut!... que ce lieu
Te soit hospitalier! Adieu ma fille! — Adieu. »

Je n'entendis plus rien... puis un battement d'aile
M'annonça le départ de la mère hirondelle;
Puis un faible soupir... et moi je dis tout bas :
« Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas !
Chaque jour par mes soins une ample nourriture
Ira chercher la mère et sa progéniture;
Élevée entre nous, une épaisse cloison,
Des vapeurs du foyer détournant le poison,
Ne laissera monter jusqu'à ton nid paisible
Que la douce chaleur d'une flamme invisible;
Et, je le sens, mon cœur d'émotion battra
Quand, au printemps, ta mère, en ces lieux accourra,
Te trouvera vivante, et que, sans l'oser croire,
De tes jours préservés tu lui diras l'histoire. »

(*Histoire morale des Femmes.*)

ERNEST LEGOUVÉ.

REVUE DES THÉÂTRES.

Le Prophète, opéra en cinq actes, paroles de M. Eugène Scribe, musique de Giacomo Meyerbeer.

Les campagnes de la Hollande aux environs de Dordrecht. Au fond, la Meuse; à droite, un château fort; à gauche, fermes et moulins dépendants du château. Des sacs de blé, des tables et des bancs.

Un paysan joue de la cornemuse pour appeler au repas du matin les ouvriers du

moulin et ceux de la ferme. Ils arrivent, s'asseyent devant les tables, et tandis que leurs femmes les servent, ils chantent en chœur les douceurs d'un beau jour.

Une jeune fille sort d'une des maisons voisines; c'est Berthe. Elle vient guetter l'arrivée de Fidès, la mère de celui qu'elle doit épouser. Fidès arrive. « Ma bonne mère! enfin, vous voilà! s'écrie Berthe. — Tu m'attendais?... Mon fils attend sa

fiancée avec plus d'ardeur encore. — Ainsi, dit la jeune fille :

Orpheline et sans bien, il daigne me choisir !
— Des filles de Dordrecht, Berthe est la plus gentille,

Et la plus sage.....
Et je veux dès demain que Berthe me succède
Dans mon hôtellerie et dans mon beau comptoir,
Le plus beau, vois-tu bien, de la ville de Leyde.
Hâtons-nous.....

— Non pas, vraiment ! Vassale, je ne puis
Me marier, ni quitter ce pays
Sans la volonté souveraine
Du comte d'Oberthal, seigneur de ce domaine,
Dont vous voyez d'ici les créneaux redoutés.
— Allons auprès de lui, courons... viens ! »

Au moment où elles montent les marches qui conduisent au château, on entend un air de psaume, et trois anabaptistes paraissent sur le haut de l'escalier.

« Quels sont ces hommes noirs aux figures sinis-
[tres ?

demande Fidès à Berthe.

— On dit que du Très-Haut ce sont de saints
[ministres,

Qui, depuis quelque temps, parcourent nos can-
[tons,

Répandant parmi nous leurs doctes oraisons. »

Les trois anabaptistes, Jonas, Mathisen et Zacharie, entourés avec respect par les paysans, leur disent : « Voulez-vous être propriétaires des champs que vous avez fécondés pour vos seigneurs ? Voulez-vous que les châteaux altiers descendent au niveau des humbles chaumières ? Voulez-vous que la dîme et la corvée disparaissent ? Voulez-vous être libres enfin, et avoir pour esclaves vos seigneurs ? »

Les paysans acceptent, et disent en se parlant entre eux :

« Ils ont raison, écoutons bien,
Ce sont vraiment des gens de bien !
Nous voilà maîtres tout à coup ;
Nous n'avions rien, nous aurons tout.
Plus d'opresseurs en ce séjour ;
Nous le serons à notre tour ;
Nous sommes forts, nous sommes grands !
Excepté nous, plus de tyrans !

Les trois anabaptistes chantent :

— Iterum ad salutaris undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi. »

Les paysans s'arment de fourches, de pioches, de bâtons, et s'élançant sur les marches qui conduisent au château... En ce moment, les portes s'ouvrent, Oberthal sort avec ses amis. A sa vue, les paysans s'arrêtent, et redescendent en cachant leurs armes. « Mais, dit le comte, quels accents menaçants sont venus troubler la gaieté de notre festin ? (Apercevant les anabaptistes.) Ce sont ces fougueux puritains, qui sèment partout leur dogme imposteurs :

— Malheur !... malheur
A celui dont les yeux ne s'ouvrent qu'à l'erreur ! »

lui crient les trois anabaptistes. Le comte s'approche d'eux ; reconnaissant dans Jonas un ancien sommelier qui lui volait son vin et qu'il a fait sauter par la fenêtre, il le menace de le faire pendre aux créneaux de son château, lui et ses compagnons, s'ils reparaissent dans le pays ; puis s'adressant aux hommes d'armes dont il est accompagné, il leur ordonne de chasser ces figures infernales. (Apercevant Berthe qui s'approche timidement...) Ah ! cette figure vaut mieux !... Ces vins que j'ai bus, ajoute-t-il en s'adressant à ses amis, ont, je crois, troublé ma raison. Vassale ! que me veux-tu ? — Ma mère ! j'ai peur... lui dit tout bas la jeune fille. — Ne crains rien, lui répond Fidès, je suis là pour te donner du cœur. Berthe dit au comte :

« Un jour dans les flots de la Meuse
J'allais périr... Jean me sauva !
Orpheline et bien malheureuse,
Dès ce jour il me protégea.
Voici sa mère qui réclame
Pour son fils, ma main et mon cœur...
Permettez-moi d'être sa femme.
Le voulez-vous, mon bon seigneur ?
Mon doux seigneur !

— Quoi ! s'écrie le comte, tant de can-

deur, de beauté, d'innocence quitteraient ces lieux ? Non ! tu mérites un sort plus brillant, et, pour ton bonheur, je te refuse. »

Berthe au désespoir se jette dans les bras de Fidès; celle-ci supplie les paysans de les défendre; ils s'avancent d'un air résolu et menaçant vers leur seigneur. « Croyez-vous me faire peur ? leur dit-il. Je pourrais peut-être céder aux pleurs de cette jeune fille, mais à vos menaces... jamais ! » Pendant qu'il leur parle, des pages entourant Berthe et Fidès les entraînent dans le château; le comte ainsi que ses amis les suivent, et les portes se referment derrière eux. Tout à coup, on entend dans le lointain le psaume des anabaptistes; les paysans courent au-devant d'eux, se prosternent à leurs pieds et jurent de les suivre. Zacharie, Jonas et Mathisen menacent du regard et du geste le château d'Oberthal.

L'auberge de Jean et de sa mère, dans un des faubourgs de Leyde. On entend au dehors un air de valse. Jean tient des brocs qu'il pose sur une table; il va ouvrir les portes, et l'on aperçoit des paysans et des paysannes qui s'amuse à valser, et qui, toujours en valsant, entrent dans l'auberge; tandis que les uns continuent leurs danses, d'autres se mettent à table et chantent :

« Valsez ! mais demain vous valseriez mieux ; demain Jean se marie ! — Le jour baisse, leur dit-il, regardant sur la route, et ma mère sera bientôt de retour avec ma fiancée. » Pendant ce temps, les trois anabaptistes sont entrés, les paysans leur offrent à boire, Jonas accepte; puis apercevant l'hôtelier, il le fait remarquer à ses compagnons, qui se récrient sur sa ressemblance avec le portrait du roi David que l'on voit à Munster, et qui fait tous les jours des miracles. Jonas s'approche de quelques paysans, et leur montrant l'hôtelier, qui, rêveur, ne les regarde pas :

« Quel est cet homme ?

— Jean, le maître du logis.
Son cœur est excellent, et son bras est terrible.

— Il s'exalte ?

— Aisément.

— Il est brave ?

— Et dévot ;

Il sait par cœur toute la Bible. »

Les anabaptistes vont s'asseoir près d'une table, à l'écart, et décident entre eux que Jean est l'apôtre qu'il leur faut pour soulever les populations de la Westphalie, et régner sur elles.

Les paysans et les paysannes sortent tous en valsant. Jean s'est assis, il est triste; les anabaptistes se lèvent, et Jonas lui frappant sur l'épaule :

« Ami Jean, quel nuage obscurcit ta pensée ?

— J'attends ma mère avec ma fiancée ;

Leur retard m'inquiète, et déjà l'autre nuit

Un sinistre présage a troublé mon esprit.

— Qu'est-ce donc ?... parle... ami !

— Qu'ici votre science

Éclaire par pitié ma faible intelligence

Sur mille objets confus,

Et que deux fois en dormant j'ai revus.

Sous les vastes arceaux d'un temple magnifique,

J'étais debout !... le peuple à mes pieds prosterné,

Et du bandeau royal mon front était orné !

Mais pendant qu'ils disaient dans un pieux can-

[tique,

C'est David !... le Messie !... et le vrai fils de Dieu.

Je lisais sur le marbre, écrits en traits de feu :

Malheur à toi !!! ma main voulait tirer mon glaive,

Mais un fleuve de sang et m'entoure et s'élève.

Pour le fuir sur un trône en vain j'étais monté ;

Et le trône et moi-même il a tout emporté !!!

Au milieu des éclairs, au milieu de la flamme,

Pendant qu'aux pieds de Dieu Satan traînait mon

[âme,

S'élevait de la terre une clameur : « Maudit !

Qu'il soit maudit ! »

Mais, vers le ciel et dans l'abîme immense

Une voix s'éleva qui répéta : « Clémence !

Clémence ! »

Et ce cri fut le seul que le ciel entendit.

— Tu portes sur ton front la marque des élus, lui disent les anabaptistes ; ce songe est prophétique : Jean !... tu régneras ! Dieu par notre voix te l'atteste. » Mais Jean répond :

« Pour moi le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,

Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours.

— Ah ! quelle folie extrême !
Dédaigner le rang suprême !
Marche avec nous, suis nos pas,

Lui disent les anabaptistes,

Et bientôt tu régneras ! »

Mais Jean les laisse partir. Resté seul, il s'approche de la fenêtre, et s'étonne d'entendre à cette heure :

« Le galop des coursiers, les armes des soldats. »

Berthe entre en courant, pâle, pieds nus, échevelée ; elle se jette dans les bras de Jean, qui s'écrie :

Berthe !... ma bien aimée ! ah ! d'où vient ton [effroi ?

— Des fureurs d'un tyran... sauve-moi !... dé- [fends-moi !...

Comment me cacher ? »

Il lui montre sous l'escalier un enfoncement, elle s'y jette. Un sergent suivi de soldats paraît à la porte, et dit à Jean :

« Par ordre de mon maître, et non loin de ces rives, Au château de Harlem je menais deux captives, Quand près de ta chaumière et dans un bois épais Dont les sombres détours l'ont cachée à ma vue, L'une soudain a fui... qu'est-elle devenue ? Réponds !

— Je n'en sais rien !...

— Si vraiment, tu le sais.

Tu me la livreras !

— Moi ! moi ! plutôt mourir !

— Que m'importent tes jours, que veux-tu que [j'en fasse ?

Mais ta mère à l'instant à tes yeux va périr
Si tu ne parles pas...

— Ma mère !... grâce !... grâce !...

— Ah ! le moyen est bon !... Vois !... choisis !...

Jean reste quelques instants la tête cachée entre ses mains, puis se relevant, il dit avec fureur :

« Qu'entre nous deux le ciel juge et décide, Et qu'il fasse sur toi tomber le parricide ! »

Le sergent va parler à ses soldats ; pendant ce temps Berthe, pâle et tremblante, sort à moitié de sa cachette ; Jean fait un pas vers elle, mais en ce moment on amène Fidès ;

elle est à la porte, à genoux, tendant les bras à son fils ; des soldats lèvent la hache sur elle ; Jean se retourne, l'aperçoit, pousse un cri, s'élance vers Berthe, la fait passer devant lui ; le sergent la reçoit évanouie dans ses bras, les soldats l'entraînent ; Jean, hors de lui, tombe sur une chaise ; et Fidès, laissée libre, s'avance en chancelant.

Mais, revenu de sa stupeur, Jean veut courir après sa fiancée ; Fidès se jette aux genoux de son fils, les embrasse et lui dit toute en larmes :

« Tu viens de donner pour ta mère

Plus que ta vie en donnant ton bonheur !

Que jusqu'au ciel s'élève ma prière,

Et sois béni, mon fils, béni dans le Seigneur !

— Oui, j'ai fait mon devoir, répond-il froidement. — Ah ! cet air morne me glace, reprend Fidès ; que ta douleur éclate devant moi, mon fils, pleurons ensemble !

— A quoi bon murmurer et se plaindre, ma mère ? Il faut bien obéir aux nobles, aux seigneurs ; Nos femmes et nos biens, nos enfants sont les leurs, Nous devons sous le joug nous courber et nous [taire.

— Je n'aime pas, mon fils, t'entendre ainsi parler ; Quelque sombre projet t'agite ?

— Non ma mère !

Il est tard !... le repos est pour vous nécessaire...

Laissez-moi !... je le veux !

ajoute-t-il avec impatience.

— Ah ! tu me fais trembler !

Je te laisse. A demain !

lui dit-elle avec tendresse.

— A demain ! »

répond-il d'un ton froid et calme.

Resté seul, il éclate en imprécations contre Oberihal, et jure de laver dans son sang sa honte et son malheur... Mais comment ? (On entend le psaume des anabaptistes.) Ah ! c'est Dieu qui me les envoie ! (Il ouvre doucement la porte.) « Entrez ! leur dit-il, et parlez bas, ma mère dort. Ne m'avez-vous pas, d'après mon rêve, prédit le rang suprême ? — Oui ! répond Jonas, suis-nous ! tu seras roi. — Et pour-

rai-je immoler Oberthal? — Oui! — Que faut-il que je fasse?

— Gémissant sous le joug et sous la tyrannie, Nos frères d'Allemagne attendent le Messie Qui doit briser leurs fers; prêts à se soulever

Au seul nom du Prophète

Que Dieu leur a promis et que j'ai su trouver.

— Que dites-vous?

— Le ciel dont je suis l'interprète, Le ciel nous a lui-même, à des signes certains, Révélé cet élu marqué par les destins.

Jean! Dieu t'appelle! Jean! le ciel cette nuit

[même

Ne t'a-t-il pas dicté sa volonté suprême?

— Tu dis vrai! répond Jean troublé. — Mais, envoyé du ciel, tout lien terrestre est brisé pour toi, ajoute Zacharie; ta mère ne te sera plus qu'une étrangère... Dieu le veut!

— Avant de m'éloigner, que je la voie encore, dit Jean s'approchant de la porte de sa mère. Elle dort, ajoute-t-il. Elle rêve et murmure une prière pour son fils!...

Non, non... Partez sans moi! je reste à sa vieillesse.

— Et la vengeance,

Et l'espérance

De voir tomber nos oppresseurs!

lui disent à voix basse les trois anabaptistes.

Et la couronne

Que le ciel donne

A ses élus! à ses vengeurs!

Jean ne résiste plus. « Ma mère! » dit-il avec douleur. Il fait un pas dans la chambre, et revient vivement.

« Non, si je l'embrassais je ne partirais pas! Adieu, ma mère! »

Le camp des anabaptistes au milieu d'une forêt de la Westphalie. En face, un étang glacé qui se perd à l'horizon dans les brouillards et les nuages. Le jour est sur son déclin. On entend le bruit d'un combat qui augmente et se rapproche; des soldats anabaptistes entrent par la gauche, traînant enchaînés de hauts barons, de nobles châtelaines, des moines, des jeunes filles.

Des tentes des anabaptistes, sortent des

femmes, des enfants; ils viennent danser autour des prisonniers, qui, à genoux, sont condamnés à périr sous la hache des soldats. Mathisen leur sauve la vie à condition qu'ils payeront une rançon. On les emmène. Montés sur des patins, des paysans et des paysannes glissant sur l'étang, apportent des provisions aux anabaptistes; ceux-ci les payent avec les vases de prix, les ét offes précieuses qu'ils ont volés dans les couvents, dans les châteaux; la nuit enveloppe la forêt, les paysans et les paysannes disparaissent sur l'étang; les anabaptistes rentrent dans leurs tentes; on place des sentinelles autour du camp.

Le théâtre change et représente la tente de Zacharie.

« Le vieil Oberthal, gouverneur de Munster, refuse de rendre la ville, dit Zacharie à Mathisen; l'empereur accourt à sa défense... c'en est fait du dogme des anabaptistes, si la ville n'est pas prise cette nuit, et Jean, retiré sous sa tente, refuse de paraître! » En ce moment, Jonas amène un voyageur qu'il a surpris aux environs du camp. « Tu venais te joindre à nous? lui demande-t-il. — Pour cela que faut-il faire? répond le voyageur.

— Le paysan et sa cabane

En tout temps tu respecteras.

— Je le jure!

— Abbaye ou couvent profane

Par le feu tu purifieras.

— Je le jure!

— Ou baron, ou marquis, ou comte,

Au premier chêne tu prendras.

— Je le jure!

— Toujours et quel que soit leur compte,

Leurs beaux écus d'or tu prendras.

— Je le jure!

Jonas verse du vin dans trois verres, les anabaptistes boivent avec le voyageur, et le forcent à jurer qu'il les suivra au siège de Munster, et que le vieux gouverneur et son fils seront massacrés. Puis, comme la nuit les empêche de voir leur nouvel ami, Jonas bat le briquet, allume

une lampe... et reconnaît... le comte d'Oberthal ! Aux accents de colère, aux menaces du sommelier contre son ancien maître, les soldats qui étaient en sentinelles à la porte de la tente, accourent et entraînent Oberthal, condamné à être pendu. Il passait, la tête baissée, conduit par Jonas, escorté de soldats portant des torches. Jean sort de sa tente : « Où va ce prisonnier ? — A la mort ! répond Jonas. — Je lui fais grâce ! » Puis reconnaissant Oberthal, il renvoie tout le monde : « Le ciel à moi te livre, lui dit Jean. — Et le ciel est juste, répond le comte, mon crime a mérité la mort. Berthe, que je retenais prisonnière, s'est élancée dans les flots pour sauver son honneur. — Elle est morte ! s'écrie Jean. — Non, touché de mon repentir, Dieu voulut m'épargner ce crime ; un de mes gens l'a vue à Munster, où j'allais implorer d'elle mon pardon.... J'ai tout dit... frappe ! — Eh bien ! Berthe prononcera, » répond Jean. Les soldats emmènent Oberthal.

Jean, qui ne croyait plus à la sainteté de sa mission, et voulait retourner vers sa mère, reprend aussitôt courage :

« Remparts que ma pitié n'osait réduire en cendre, dit-il ;

Vous, qui me cachez Berthe, il faudra me la [rendre.

Et vous, à qui je dois la vie et mon bonheur, Un aussi grand miracle ouvre mes yeux, Seigneur, Et je ne doute plus !... lumières éternelles, Je vous suis !... Guidez-moi vers Munster ! »

Le camp des anabaptistes.

Jean range ses soldats en bataille, se met à leur tête, et toute l'armée défile en faisant entendre des chants de victoire. (En ce moment, le brouillard qui couvrait l'étang et la forêt se dissipe, le soleil brille et laisse apercevoir au delà de l'étang glacé la ville et les remparts de Munster, que Jean montre de la main à son armée, qui pousse des cris de joie et incline devant lui ses bannières.)

Une place publique de la ville de Munster ; à droite, la porte de l'hôtel de ville. Plusieurs rues aboutissent à cette place ; des bourgeois portant des sacs d'argent ou des vases précieux montent les marches de l'hôtel de ville, d'autres en descendent les mains vides, quelques-uns forment des groupes, et regardent autour d'eux avec inquiétude.

« La ville a été prise d'assaut, et le Prophète va se faire couronner roi des anabaptistes, se disent les bourgeois qui viennent de porter leur cotisation de guerre :

Courbons notre tête,
Craignons le trépas !

Apercevant des soldats anabaptistes, ils crient à haute voix :

Vive le Prophète !
Vive ses soldats !

Puis à voix basse :

A bas le Prophète !
A bas ses soldats ! »

Une mendiante est venue s'asseoir sur une borne. « Femme ! crains leur colère, lui dit un bourgeois. — Qu'a-t-on à craindre quand on a perdu son fils ? » Elle rejette son capuchon... c'est Fidès. Elle tend la main :

« Donnez pour une pauvre âme,
Ouvrez-lui le paradis !
Donnez à la pauvre femme
Qui prie, hélas ! pour son fils
Au sein de votre richesse,
Donnez, seigneur opulent !
Donnez pour dire une messe,
Hélas ! à mon pauvre enfant ! »

Les bourgeois lui donnent quelques pièces de monnaie, et montent à l'hôtel de ville où la cloche les appelle. Une jeune pèlerine arrive marchant avec peine. Fidès lui adresse un mot de bonté.... Elles se reconnaissent et s'embrassent... c'est Berthe !

« Pour garder à ton fils la foi que je lui avais jurée, dit-elle, j'ai cherché la mort dans les flots ; un pêcheur m'a portée expirante dans sa cabane, où il m'a tenue cachée. Plus tard, je suis allée à ton hôtellerie.

Vous aviez disparu ! Je pris cet humble habit qui devait éloigner de moi les danciers, la misère ; et vers Munster je portai mon espoir... Ici mon aïeul, vieux soldat, fut gardien du palais.... Près de ton fils conduis-moi, bonne mère.... En quels lieux est-il donc ? — Il est mort ! répond avec un sanglot la pauvre mère. Le lendemain du jour où tu nous fus enlevée,

Le matin, je trouvai dans mon humble logis Des habits teints de sang... c'étaient ceux de [mon fils.

Une voix s'écria : Le ciel voulait sa tête, Tu ne le verras plus... c'est l'arrêt du Prophète ! — Lui ?

s'écrie Berthe.

Ce monstre, ce tyran ! Imposteur, qui remplit l'Allemagne de sang. — Il a tué mon fils !

dit Fidès, avec désespoir.

— Punissons ses forfaits,

reprind Berthe.

— Hélas ! tu ne peux rien, pauvre fille !

— Peut-être !

Si je puis seulement entrer dans son palais...

— Et que veux-tu ?

— Frapper le traître !

C'est sauver l'Allemagne entière

Que du tyran la délivrer.»

Berthe se précipite vers une des rues qui conduisent au palais; Fidès, ne pouvant courir, la suit de loin en tendant les bras vers elle.

La cathédrale de Munster. Une partie du cortège est déjà entrée, l'autre partie continue à défiler. Les grands électeurs portent l'un la couronne, l'autre le sceptre, celui-là la main de justice, celui-ci le sceau de l'état, et d'autres les ornements impériaux. Jean paraît tête nue, vêtu d'une longue robe blanche, il se rend au maître autel; les trabans de la garde du Prophète forment la haie. Fidès, qui vient d'entrer, est seule à genoux plongée dans la prière. On entend un bruit d'orgues, de clairons, de trompettes. C'est le moment du couronnement.

Le chœur chante : *Domine, salvum fac regem nostrum Prophetam !*

« Que Dieu sauve le roi Prophète ! » dit Fidès,

Ce sont là leurs vœux ?

Et moi j'appelle sur sa tête

La juste vengeance des cieux ! »

Les orgues jouent de nouveau, le peuple couvre la place, des enfants de chœur et des jeunes filles entrent en chantant :

« Le voilà, le roi Prophète,

Le voilà, le fils de Dieu.

A genoux ! courbez la tête

Devant son sceptre de feu,

En son sein aucune femme

Ne l'a porté ni conçu !

Fils de Dieu, divine flamme,

Rayon du ciel descendu. »

Jean paraît sur le haut du grand escalier; il est couvert de ses habits impériaux, le sceptre en main, la couronne en tête; tout le monde se prosterne; il descend lentement, porte sa main à sa couronne, et se répète ces paroles : « Jean ! tu régneras !... » C'est donc vrai ! ajoute-t-il, je suis l'élu, le fils de Dieu !... » En ce moment, Fidès vient de se relever; elle seule et Jean se trouvent debout; elle regarde le nouveau roi, s'écrie : « Mon fils ! » Jean lui tend les bras et veut courir vers elle, mais Mathisen lui dit à voix basse : « Si tu parles ! elle est morte ! » Alors, modérant son émotion, il se retourne vers sa mère, et dit froidement : « Quelle est cette femme ? — Qui je suis ? s'écrie Fidès avec indignation, je suis celle qui t'a nourri, ta porté dans ses bras, t'a pleuré, n'aime que toi, ingrat qui me renies ! » Le peuple se demande déjà si le Prophète ne serait pas un imposteur, les anabaptistes lèvent le poignard sur Fidès : « Ne voyez-vous donc pas que cette femme est folle ? » dit Jean, les arrêtant avec effroi. Alors, s'approchant de sa mère : « Si je suis son fils, si je vous ai trompés, dit-il, au peuple, voici mon sein... frappez !... Suis-je ton fils ? demande-t-il à Fidès. — Non ! s'écrie-t-elle avec douleur, il n'est pas mon fils, je n'en ai plus ! » Le peuple crie : « Miracle ! le

Prophète rend la raison aux insensés ! » Jean parle bas à un officier, lui désigne Fidès, et s'éloigne en jetant sur elle un dernier regard. Fidès veut le suivre, mais les trois anabaptistes l'en empêchent, et la pauvre femme se tord les mains de désespoir en pensant que Berthe veut assassiner le Prophète, et que c'est Jean qu'elle va assassiner.

Un caveau voûté dans le palais de Munster. A gauche, un escalier. Au fond, au milieu du mur, une dalle saillante sur laquelle des caractères sont tracés. A droite, une porte de fer donnant sur la campagne.

Les trois anabaptistes sont fort inquiets : « L'empereur s'avance vers Munster, comment fuir sa vengeance ? » se demandent Zacharie et Mathisen. Jonas, tirant un parchemin de sa poche, répond :

« Il offre sauvegarde à nous, à nos trésors,
Si nous lui livrons le Prophète !
Qu'en dites-vous ? »

Tous les trois se regardent un instant sans répondre, puis croisant les bras sur leur poitrine, ils disent :

« La volonté de Dieu soit faite ! »
et sortent par la porte de fer.

En ce moment, sur le haut de l'escalier apparaissent des soldats entraînant Fidès. Ils lui montrent un banc de pierre sur lequel ils lui font signe de s'asseoir et remontent l'escalier.

« Prisonnière ! dit la pauvre femme, quand Berthe, de mon fils a juré le trépas ! » Jean s'avance la couronne en tête, enveloppé d'un manteau : « Ma mère ! dit-il en tombant à genoux, pardon pour un fils égaré ! — Ta mère ! reprend-elle d'un air digne, il faut me le prouver. Le fils que j'avais était pur ; mais toi, dont les mains sont teintes de sang, tu n'es plus rien pour moi. — Je ne voulais que venger le trépas de Berthe ; ces maîtres orgueilleux, j'ai voulu les punir... — Tu les as surpassés ! aucun d'eux n'eût osé se dire fils de Dieu, et renier sa mère... Ingrat !... je te maudis ! » (Jean cache sa tête dans ses mains.) Eh !

bien, lui dit Fidès, renonce à ceux qui t'ont fait roi, et le pardon du ciel descendra sur ton front. (Jean retire sa couronne, et la pose sur une table de pierre.)

Tu vas quitter ce palais !

— Je le jure.

— Nous chercherons tous deux quelque retraite
[obscur,
Où, de tous oublié, près de moi tu vivras.

— Et Berthe ?

— Dès demain elle suivra nos pas.

— Protégé par vous deux, vous dites vrai, ma
[mère,

Le ciel pourra m'absoudre un jour. »

Berthe, vêtue de blanc et tenant un flambeau à la main, arrive par la porte de fer. « Voici le souterrain et la dalle de pierre, se dit-elle. — Que viens-tu faire ici ? lui demande Fidès étonnée. — Je sais, par mon aïeul, qu'il y a dans ce caveau un amas de salpêtre et de fer ; avec ce flambeau je peux embraser l'édifice, faire sauter le Prophète, les siens, et moi-même avec eux. — O ma mère ! lui dit Jean, ne la désabusons pas ! » Berthe aperçoit son fiancé, se jette dans ses bras, lui exprime sa joie, son bonheur de le revoir, et sa haine contre ce Prophète, ce monstre en horreur à la terre. « Loin du tyran, dit-elle, viens ! dirige nos pas ! » Ils vont fuir par la porte de fer... Un officier descend précipitamment l'escalier, et courant après Jean : « Ils t'ont trahi ! » Berthe le regarde avec étonnement. « Viens les punir, Prophète ! » Elle jette un cri d'horreur, et dit à Jean, qui fait un pas vers elle : « Fuis !... »

Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits,
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais ! »

Fidès demande grâce pour son fils : « S'il fut coupable, c'était pour te venger, » dit-elle à Berthe. Puis elle veut entraîner son fils... il refuse : « Berthe sait mes forfaits, elle me maudit !... qu'ai-je besoin de vivre ? — Je t'aime encore, peut-être, et m'en punis, » dit la jeune fille, se frappant d'un poignard et tombant dans les bras de Fidès.

Jean désespéré se jette aux genoux de celle qui fut sa fiancée; mais elle détourne ses regards de lui, et le montrant à Fidès :

« Séparés à jamais sur la terre,
Qu'il se repente, ô ma mère!

Pour que je puisse au moins le revoir dans les
[cieux! »

Jean confie Fidès aux soldats qui emportent Berthe morte, puis remettant sa couronne sur sa tête : « Ma mère est sauvée! se dit-il; moi, je reste pour punir les coupables. » Regardant le caveau qui contient le salpêtre et se désignant lui-même : « Oui, tous seront punis! Adieu, ma mère! » et il remonte vivement l'escalier.

La grande salle du palais de Munster. Une table placée sur une estrade; on y monte par des degrés; autour de l'estrade circulent des pages, des valets, portant des vins et des corbeilles chargées de fruits. A droite et à gauche, de hautes grilles en fer conduisant au dehors du palais. Jean est assis seul, pâle et triste, devant cette table chargée de mets, de vins, de fleurs, de vases et de coupes d'or. Des jeunes filles le servent, d'autres dansent devant lui; de tous côtés les flambeaux, les lustres étincellent; des anabaptistes, hommes et femmes, célèbrent les louanges du Prophète.

Plusieurs officiers montent les degrés de l'estrade et parlent bas à Jean. « Ils viennent! » leur dit-il. Alors s'adressant à l'un des soldats : « Tu sais mes ordres!... va! » Aux officiers : « Dès que vous les verrez entrer, fermez ces grilles, puis hâtez-vous de fuir... vous, mes seuls amis! » Les officiers redescendent les degrés et disparaissent. Zacharie, Mathisen et Jonas entrent par une des grilles; Jean leur fait signe de venir s'asseoir à ses côtés.

« O vous, mes ministres de mort,
A qui je dois ce sceptre auguste,
Venez! car je suis un roi juste;
Venez! et partagez mon sort! »

Aussitôt les grilles s'ouvrent : d'un côté, s'élançant, l'épée à la main, l'évêque de Munster, l'électeur de Westphalie, les principaux officiers de l'armée impériale; d'un

autre côté, entrent les anabaptistes qui ont livré le Prophète et qui viennent se ranger autour de Zacharie. Celui-ci, montrant Jean, dit aux princes de l'empire : « Je le livre en vos mains! — Merci! nouveau Judas, » répond Jean, le regardant avec fierté. On entend fermer les grilles; les seules par lesquelles on puisse sortir de la salle. « Le tyran est à nous! disent les trois anabaptistes. — Il est en mon pouvoir! s'écrie Oberthal. — A Dieu seul j'appartiens! » répond Jean. Une grande explosion se fait entendre, un pan de muraille s'écroule, les flammes se font jour de tous côtés. « Vous, traîtres, dit-il aux anabaptistes, et vous, tyrans, dit-il à Oberstein et aux princes de l'empire, je vous entraîne dans ma mort :

Dieu dicta notre arrêt... et moi, je l'exécute!
Tous coupables... tous punis! »

Un second pan de muraille s'écroule; une femme, les cheveux épars, le corps sanglant, se fait jour à travers les décombres et vient tomber dans les bras de Jean, qui pousse un cri en reconnaissant sa mère.

« Oui... c'est moi,

dit Fidès,

Qui viens te pardonner et mourir avec toi! »

L'incendie éclate au milieu des imprécations de la foule écrasée. Jean s'est jeté dans les bras de sa mère, qui élève ses yeux vers le ciel. Tout s'embrase, le palais s'écroule...

Ce poème offre des scènes d'un puissant intérêt dramatique; il est une nouvelle preuve du talent souple et fécond de M. Scribe, qui a su réussir dans tous les genres. Le succès de ce nouveau chef-d'œuvre musical de M. Meyerbeer a été immense; le *Prophète* est le digne frère de *Robert le Diable* et des *Huguenots*. Les décorations de MM. Cambron, Thierry et Desplechin, sont ce qu'on a vu de plus splendide et de plus vrai. La mise en scène est admirable.

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Demande. Quelle est la princesse qui, issue de la tige des lys, devint orpheline à la suite d'une grande bataille, vit sa main disputée par le dauphin de France et l'héritier de l'empire; qui, malgré sa grandeur

et sa puissance, dut implorer à genoux des sujets rebelles, et après un règne semé de divisions, mourut à la fleur de l'âge, et fut aïeule de l'empereur sur les domaines duquel le soleil ne se couche jamais?

CORRESPONDANCE.

« Enfin ! voici les hirondelles revenues ! voici le vrai printemps ! celui du ciel, et non celui de l'almanach ! me dit gaïement Florence en entrant dans ma chambre. Mon père est avec le tien, j'ai présenté mes respects à ta mère, et viens te proposer une promenade; nous causerons aussi bien dehors. — Puissamment raisonné ! » répondis-je comme Figaro. En deux minutes je fus prête. Nous entrâmes au salon; il y avait des visites, nous saluâmes en silence; je demandai bas à ma mère la permission d'aller me promener, ma mère y consentit; je lui baisai la main, nous fîmes une dernière révérence, et nous partîmes accompagnées d'une vieille femme de chambre en qui ma mère a la plus grande confiance.

« A propos ! comment te portes-tu ? et comment es-tu mise ? » dis-je à Florence, en la regardant de la tête au pieds. Elle avait un chapeau de grosse paille, le fond arrondi et la passe plus grande et plus évasée que celles de l'année dernière. Il était doublé de gros-de-Naples blanc, et garni d'une petite ruche découpée. Le bavolet était garni, des côtés et du bas, d'une pareille ruche... pas d'autre ornement. Elle avait une robe de mousseline de laine bête, c'est-à-dire écru, et un paletot de même étoffe, doublé d'un taffetas de même couleur, orné de deux petits galons de soie pareille. Ses bottines étaient écru, ses gants bois clair. — Et toi ? » me dit-elle en se retournant de mon côté. J'avais une robe de foulard rayé, vert et noir, un mantelet d'étoffe pareille, garni du bas

d'une frange de soie verte et noire, haute de 12 centimètres, une capote de gros-de-Naples blanc, dont la passe et le bavolet étaient garnis d'une ruche de gros-de-Naples pareil; mes bottines étaient noires et mes gants aussi. « Tu es bien ! me dit-elle après avoir passé son inspection, tes manchettes sont en percale double, ton col est fait de même... c'est simple, c'est jeune fille, c'est printemps. — Mais, lui dis-je, ce petit bouillon de mousseline qui dépasse tes manches, ce col formé de deux bouillonnés, c'est fort élégant ; » et nous nous mîmes à marcher devant nous. Nos pieds ne touchaient pas la terre. L'air était embaumé de l'odeur des violettes et des giroflées :

« Je voudrais m'emparer de toute la nature ! »

dis-je, comme la pauvre Marie Stuart, sortant de sa prison. Puis les larmes me vinrent aux yeux en pensant que tu n'étais pas près de moi.... Quand je suis heureuse, ma pensée se reporte tout de suite à ceux que j'aime, et je voudrais qu'ils pussent partager mon bonheur !

Arrivées aux Tuileries, nous nous assîmes sur des chaises. On ne voyait que des bonnes, des nourrices ou de jeunes mères qui brodaient, causaient entre elles, ou faisaient tourner la corde sur laquelle sautaient leurs jolis enfants. « Je remarque, me dit Florence, que les petits garçons n'ont pas plus de neuf ans, et que les petites filles n'en ont pas plus de onze. — C'est que les garçons sont au collège, et que les petites

filles de cet âge vont faire leur première communion; les demoiselles ne se promènent pas; elles vont à l'église, font des visites ou travaillent; tu sais que la peinture, la musique exigent bien du temps, à présent que chacune de nous veut être une artiste... Choisis parmi ces enfants ceux dont tu voudrais être la mère. — D'abord cette petite fille de cinq à six ans. Elle a un grand chapeau de paille d'Italie, orné d'un large ruban vert noué derrière, et dont les bouts retombent; pour retenir ce chapeau, est noué sous le menton, le même ruban sur lequel, de chaque côté des joues, sont placées deux rosettes de ce ruban. Ses cheveux frisés lui couvrent les épaules. Son katzaweck est en taffetas vert, orné d'une chicorée. Sa robe, d'une étoffe écossaise, lui descend aux genoux et laisse apercevoir la garniture de son pantalon; Ses bas sont en coton blanc et ses bottines vertes. Ensuite, je voudrais être la mère de ce petit garçon de sept à huit ans. Il a un chapeau de feutre gris, à forme haute, à rebords larges, un peu retroussés; d'une rosette de ruban de satin gris, placée au bas de la forme, part une longue plume grise. Il a un paletot de casimir noir, très-court. Ses manches, ouvertes du bas, laissent passer une manche de chemise très-large, montée du bas sur un étroit poignet auquel est cousue une petite bande de mousseline plissée. Sa chemise est montée sur un petit col garni comme le bas des manches. Une cravate de soie bleu-Joinville est nouée autour de son cou. Son pantalon est gris, et ses bottines sont grises. — A mon tour! dis-je à Florence. Moi, je voudrais cette petite fille qui a neuf ou dix ans. Ses cheveux, formant deux tresses, tombent sur ses épaules. Elle a une capote de gros-de-Naples blanc. Un paletot de taffetas noir, orné du bas d'une garniture de taffetas découpée du haut et du bas, à l'emporte-pièce; cette garniture est haute de 12 centimètres et forme une tête. Sa robe est en mousseline de laine écossaise; elle lui descend à la che-

ville et laisse voir un pantalon garni. Mon petit garçon, à moi, serait celui qui est coiffé d'une casquette de grosse paille, dont la forme est celle des jockeys. Sa veste est en casimir gris. Son pantalon blanc. Ses bottines noires. Ses manchettes sont relevées sur sa manche, et son col de chemise est rabattu sur sa cravate de soie noire.... — Que tes cheveux sont beaux et lisses! me dit Florence, s'interrompant pour me regarder; de quoi te sers-tu? — Je me sers d'une pommade dont je connais la composition et dont l'invention, toute nouvelle, est due au hasard. Cette pommade fait *vraiment* pousser les cheveux, et leur donne cette souplesse, ce brillant que tu admires. Chaque pot se vend 2 fr. chez madame Bereux, rue d'Hanovre, 21. — Merci! Mais dis-moi comment tu fais pour avoir un teint si calme. une peau si unie. — Je mets souvent mes pieds dans l'eau, et je me baigne souvent; tu sais que, selon la Mythologie, Vénus, la beauté, naquit du sein des ondes. — C'est juste!... J'en ferai mon profit. Mais allons un peu rêver sous ces grands marronniers. »

Nous nous levâmes, et après avoir tourné autour de parterres en fleurs, nous allâmes nous asseoir sur un banc de pierre. Des pigeons, des tourterelles, des pierrots volaient autour de nous; tout était calme... A ma gauche, je voyais la place où s'éleva jadis l'échafaud dressé pour un roi... je détournai la tête avec horreur. A droite... le palais était vide... « Pauvres exilés! dis-je tout haut. — Oui... pauvres exilés! répéta Florence en me serrant la main... Levons-nous, ajouta-t-elle; il me semble que nous leur volons ces beaux ombrages... »

— Qu'as-tu remarqué en fait de modes? dis-je à Florence comme nous revenions.

— Le bleu Joinville, le gros vert, le blanc, et le rouge pour garnir les chapeaux, qui sont tous semblables de forme et simples d'ornements, car les femmes élégantes se distinguent toujours par la simplicité.

J'ai vu des mantelets, mais j'ai vu plus encore de paletots très-courts. Pour robes, du gros-de-Naples noir, écossais, gris, carmélite; des étoffes de fantaisie : gris glacé de noir; des foulards gros-bleu ou carmélite, à pois, d'autres couverts d'une espèce de vermicelle; des mousselines de laine imitant ces foulards... voilà tout!

Et à présent, ma douce amie, que je me retrouve seule avec toi, je pense à nos utiles et gracieux ouvrages; écoute-moi donc avec patience.

N° 1, bande en filet, au point carré, brodé en reprises, servant pour entourer : nappe d'autel — couverture de lit — lambrequin de table ou de cheminée, composés de carrés de percale et de carrés de filet brodés en reprise. Lorsque cette bande est cousue à surjet autour de ces carrés, on y fait au bas une frange très-serrée, afin de produire du mat à côté de cette bande qui est claire.

Voici comment on fait ce filet. On a un moule — une navette — du fil d'Écosse; on monte sa navette, on forme, avec un gros fil, une large boucle, et on la fixe à son genou ou à un plomb. Dans cette boucle on fait une maille, on retire son moule; — dans cette première maille on en fait deux, on retire son moule; — on fait la première maille, et dans la dernière on en fait deux; on retire son moule, — on recommence, et toujours dans la dernière maille on en fait deux; — quand on a 30 mailles, on a formé une espèce de pointe de fichu : on retire son moule. C'est ici que va commencer la bande.

1^{er} tour. Fais les 30 mailles — dans la dernière, fais-en deux, ce qui te donne 31 mailles.

2^e tour. Fais 30 mailles — en finissant prends ensemble la 30^e et la 31^e maille. — Au 3^e tour tu fais encore une maille de plus dans la 30^e maille, au 4^e tour tu finis encore en prenant ensemble la 30^e et la 31^e maille — ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies la longueur que tu désires.

Si tu voulais ne pas ajouter une bande à cette frange, ou si tu ne voulais qu'une bande de 10 mailles pour en garnir des jupons, des pantalons :

1^{er} tour. Tu ferais les 10 mailles; dans la dernière tu en ferais deux, ce qui te donnerait 11 mailles.

2^e tour. Tu ferais les 10 mailles et abandonnerais la 11^e, tu recommencerais le 1^{er} tour, puis le 2^e, et ainsi de suite, ce qui, d'un tour l'un, formerait une espèce de picot au bas de cette espèce de dentelle.

J'oubliais de te dire que cette bande, n° 1, et ornée du picot, peut garnir des rideaux en damas de soie ou de laine. Tu trouveras chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 3, tout ce qui te sera utile pour ce genre de travail.

Le n° 2 est une jolie petite maison de campagne qui peut se broder pour tabouret, pelote ou cabas. Et à propos de cabas, j'en ai vu un sur la forme du porte-cigare de la planche IV, excepté qu'il était plus long.

Le n° 3, ce sont les signes employés dans cette tapisserie.

Le n° 4 et le n° 5 sont des écussons pour mouchoirs d'homme, ou pour nos mouchoirs du matin.

Le n° 5 est entouré d'un feston plein, que tu peux dessiner toi-même, et dont tu peux te servir pour les garnitures d'un mantelet de mousseline brodée, ou d'organdy uni.

Le n° 6 est un dessin de mouchoir, brodé au plumetis, et en œillets; il se fait ainsi : On taille son mouchoir sur 40 centimètres carrés, on y brode le dessin qui est au-dessus de la baguette; on taille une bande haute de 5 centimètres, on la festonne, on la brode, on la bâtit autour du mouchoir en la fronçant seulement à la corne, et cette baguette, qui entoure le mouchoir et on la fait en points de feston pour arrêter la garniture sur le mouchoir.

Le n° 7 est un riche encadrement de mouchoir qui se brode au plumetis, et se festonne tout autour.

Le n° 8 est une allumette. Tu achètes du papier à faire des fleurs, tu le tailles sur ce modèle. Si le papier est blanc, tu peins (où sont les raies) une bande rouge, une bleue en laissant au milieu une bande blanche; ou bien, cherchant dans ton dictionnaire géographique, tu imites les pavillons de toutes les nations connues.

En commençant par la pointe où se trouvent les chiffres 35, tu prends ce n° 8, tu l'enroules serré entre tes doigts, et tu t'arrêtes quand tu vois que tu as obtenu le modèle n° 9, alors tu appuies fortement ton pouce au bas de ce *pavillon*, afin qu'il ne se déroule pas. Tu places ensuite ces allumettes dans des vases ou dans des porte-allumettes, et chaque soir, pour allumer les bougies du salon ou le cigare de ton père, tu brûles, non pas *tes vaisseaux*, mais *tes pavillons*.

Le n° 10 est un des deux côtés du dos d'un robe de baptême; des chiffres 15 aux chiffres 19 c'est un ourlet dans lequel on passe huit ganses pour froncer ce dos.

Le n° 11 est une pièce de côté qui doit dépasser la pièce de devant.

Le n° 12 est ce devant.

Le n° 13 est la ceinture qui se coud au bas de la pièce de devant, et de celles du côté pour se réunir au dos, à partir de la ligne qui suit le n° 15, c'est à-dire, à l'ourlet qui contient les huit petites ganses.

Le n° 14 est le poignet sur lequel est froncé le haut du corsage. Les entailles indiquent ce qui doit former l'épaulière.

Le n° 15 est la manche.

Le n° 16 est la garniture brodée qui se coud froncée au bas de la manche.

Le n° 17 est une des deux bandes brodées qui se coud au bord extérieur du poignet sur lequel est froncé le corsage; cette bande part du dos, suit l'épaule, et descend de chaque côté de la pièce de devant, pour se cacher sous la ceinture en face de la bande n° 21.

Le n° 18 est le lé de devant qui se

fronce à la ceinture, au bas du n° 12; les étoiles qui sont au milieu de ce lé, indiquent où doivent être placées les garnitures brodées qui ornent ce devant.

Le n° 19 est un des lés de côté; les étoiles t'indiquent où ils doivent être cousus.

Le n° 20 est la moitié du lé de derrière. Des signes t'indiquent où il doit être cousu.

Le n° 21 est la bande brodée qui se coud de chaque côté, le long du lé de devant, pour cacher où commencent et finissent les garnitures.

Le n° 22 est la moitié du dos d'un nouveau katzaweck.

Le n° 23 est une des pièces de côté.

Le n° 24 est un des devants.

Le n° 25 est la manche.

Le n° 26 est le col.

Ce katzaweck se fait en mérinos bleu Joinville, en gros-de-Naples gris, en nan-kin; il se met chez soi, pour courir dans le jardin, ou lorsque, rentrant de la promenade, on a quitté son châle, son mantelet et que l'on craint de se refroidir. Ce costume a un autre avantage, c'est de dissimuler un corsage trop court, des manches fanées, des plis de robe qui se sont coupés.... Les dames, les demoiselles, les petites filles, peuvent porter un katzaweck.

Ces patrons viennent de l'*Industrie Parisienne*, rue d'Hanovre, 21.

Et maintenant, à notre rébus :

Paris — 9 fûts de fusil — un maître de danse et son élève — un portefaix — une toue (espèce de bac qui traverse la rivière) — t' — 1849 (an) — et une fenêtre (un jour). Ce qui veut dire :

Paris ne fut pas fait tout en un jour.

J'allais oublier la gravure de modes, qui représente une mariée entre sa sœur aînée et sa jeune sœur, toutes les deux occupées de sa toilette, et prêtes à partir pour l'église. Je crois qu'elle sera heureuse.

Adieu, ma mignonne! à toi et à tous les jours. J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

24 MAI 1535. — PRISE DE MUNSTER.

Les anabaptistes sont une secte d'hérétiques qui prétendent que l'on ne doit baptiser les enfants que quand ils sont en âge de rendre compte de leur foi, afin qu'ils puissent recevoir valablement le baptême. Aussi, baptisaient-ils de nouveau ceux qu'ils recevaient dans leur communion, ce qui les a fait appeler anabaptistes; nom composé de deux mots grecs : *Baptiser, laver derechef*.

On dit que cette secte doit son origine à Thomas Muncer, de Zwicau, ville de Misnie, et à Pelargus, de Stalberg, en Saxe. Les anabaptistes condamnaient notre baptême, inspiraient au peuple de la haine pour les magistrats et pour la noblesse; ils voulaient que tous les biens fussent communs; ils disaient que c'était un crime de prêter serment, de porter les armes, que

tous les hommes devraient être libres, indépendants; ils se vantaient d'avoir des révélations, méprisaient les lois ecclésiastiques et politiques, ne faisaient aucun cas des sacrements ni du culte extérieur de la religion, et promettaient un sort heureux à ceux qui les aideraient à exterminer les impies, c'est-à-dire, ceux qui s'opposaient à leurs idées; ils commirent d'horribles excès. Sous la conduite de Jean Becold, tailleur d'habits, de Leyde, ils s'étaient emparés de la ville de Munster. Jean s'y fit déclarer roi; mais le 24 mai 1535, la ville fut prise par l'évêque de Munster, et Jean Becold, fait prisonnier ainsi que son confident Knisperdollin, y périrent par les supplices. Depuis, la secte des anabaptistes n'a plus osé se montrer ouvertement en Allemagne.

MOSAIQUE.

Il est plus difficile de se réjouir avec les heureux, que de pleurer avec ceux qui pleurent.

KRAMMACHER.

Les larmes sont le sang de l'âme.

SAINT AUGUSTIN.

On va au mal par une pente insensible, on ne remonte au bien que par un effort.

MONTESQUIEU.

L'ambition est la croix de l'ambitieux.

SAINT BERNARD.

RÉBUS.

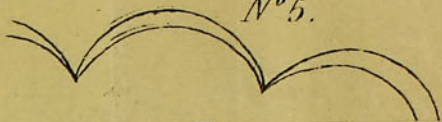
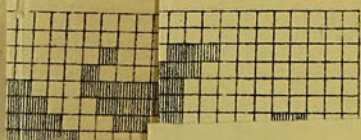


T'1

ERS
•
MINO.

3

Nº 5.



N^o 4.



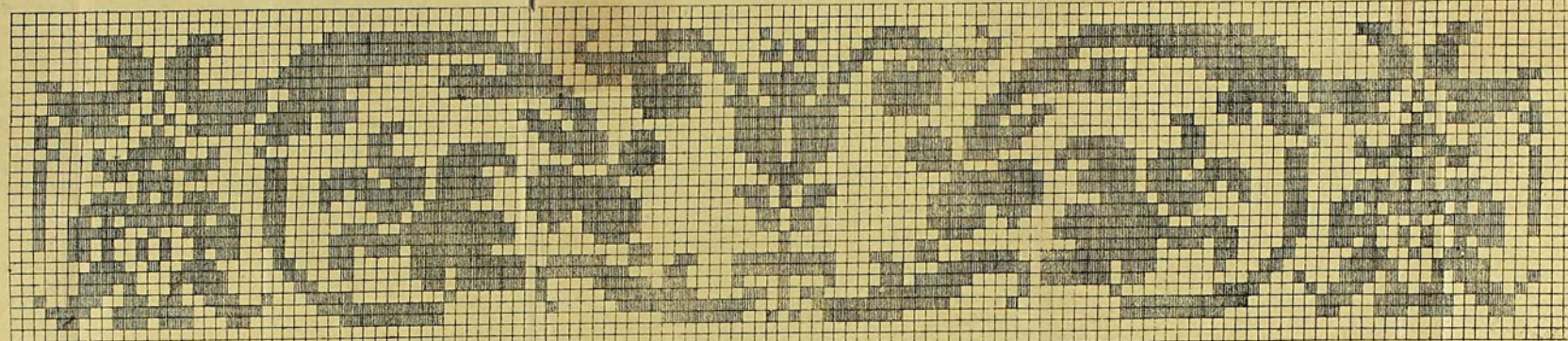
N^o 8.



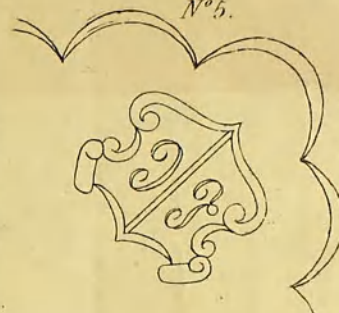
N^o 9.



N^o 1.



N^o 5.



Journal des Demoiselles

17^e année.

Planche V.

N^o 3.



N^o 26.



N^o 25.



N^o 11.



N^o 12.



N^o 13.



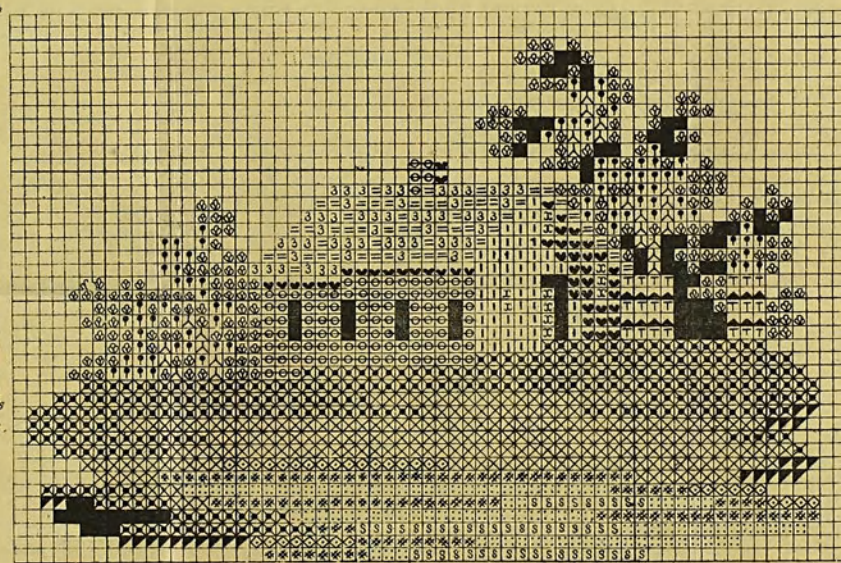
N^o 19.



N^o 18.



N^o 20.



N^o 2.

N^o 23.



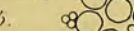
N^o 22.



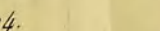
N^o 26.



N^o 25.



N^o 24.



N^o 6.



Dessiné par M. Meynier, d'après Paul Véronèse.

Gravé par Nargot.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.